PER
R-382
EX-2
FS

REVUE DOMINICAINE

ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC

185, Boulevard Langelier-Téléphone 2-6864

LES COURS SONT ORGANISÉS COMME SUIT:

1° COURS RÉGULIERS:

Ⓐ TECHNIQUE, 4 ANNÉES D'ÉTUDES

Ⓑ DES MÉTIERS, 3 ANNÉES D'ÉTUDES

DIPLÔME OFFICIEL

BOURSES AUX ÉLÈVES MÉRITANTS

2° COURS ABRÉGÉS D'AUTOMOBILE:

— 10 MOIS D'ÉTUDES —

3° COURS DE SOIRS

. COMPRENANT DE NOMBREUX COURS LIBRES.

PROSPECTUS sur DEMANDE

BILODEAU Limitée

ENTREPRENEURS

Tuile, Terrazzo, Marbre, Ardoise, Pierre Artificielle, Pavages, Trottoirs, etc.

— J. IGN. BILODEAU —

PRÉS. ET GÉRANT

TÉL. 2-1143 — 82, RUE RICHELIEU, QUÉBEC.

J. LABELLE

Tél. 8216 — Diplomé General Motors

J.S. Ruelland

CARROSSIER

Réparations d'Automobiles et de Rembourage Carrosserie endommagée et débossage de tous genres.

Spécialité:— Peinturage Duco Dupont Vitrage des Chars Mécanique.

2, Christophe Colomb, Québec, P.Q.

SERVICE JOUR ET NUIT TÉL. 6210

CHARLES CLOUTIER

DIRECTEUR DE FUNÉRAILLES EMBAUMEUR, ETC.

174, D'AIGUILLON QUÉBEC P. Q.

ARMAND MATHIEU (tél. 3-3776) EDMOND SYLVAIN (tél. 9898)

MATHIEU & SYLVAIN

ENTREPRENEURS

44, Ste-Ursule, Québec, P.Q. tél. 2-2240

CORSETS SPENCER

Un dessin est créé spécialement pour vous.

Tout genre de Corsets, Ceintures pour Dames, Hommes et Enfants, Brassières, Corsets, Supports Orthopédiques, Maternité, etc.

Démonstration gratuite à domicile

Votre corset gardera sa forme tant qu'il durera.

Mme C.-E. PELLETIER

CORSETIÈRE MÉDICALE DIPLÔMÉE

75, ST-JEAN TÉL. 2-7553 QUÉBEC

Spécialité : **Ceintures chirurgicales**

TÉL. ZONE 7-036

J. VILLENEUVE LIMITÉE

ENTREPRENEURS-SCULPTEURS ET MANUFACTURIERS

Sculptures dans tous les genres, Dorure, Statues en Bois Autels, Ornements d'églises, Etc.

ST-ROMUALD. — CO- LÉVIS, P. Q.

marcel martel enrg.

couturier pour dames

1519, rue Mackay, Montréal Tél. Lancaster 3568 *

TÉL. 4-2772

CHARLAND ET BERNARD Ltée

Soudure au gaz et à l'électricité
Fabrication de réservoirs

ANGLE 1ÈRE AVENUE ET 41ÈME RUE
LIMOILOU — QUÉBEC

O. PICARD & FILS INC.

Plomberie — Chauffage — Electricité
Ventilation — Air climatisé

Gérant : J.-C. LACHANCE

78, ST-AUGUSTIN Tél. 2-1239 QUEBEC

TÉL. BUREAU : 3-2572 TÉL. RÉS. : 3-4129

P. E. LAROCQUE

REPRÉSENTANT

CHAUFFEUR MÉCANIQUE "VOLCANO"

86, CÔTE D'ABRAHAM QUÉBEC

FABRIQUÉ À SAINT-HYACINTHE

Tél. 6642

ÉMILE CÔTÉ ENRG.

ENTREPRENEUR GENERAL

211, rue ST-CYRILLE QUEBEC

Bonnes adresses à consulter

ACCESSOIRES CONTRE L'INCENDIE :
The Canadian Fire Hose Co. Ltd.,
827 ouest, Notre-Dame, Tél. PL. 6416-17, Montréal

AMEUBLEMENT GÉNÉRAL :
Corbeil, Paul, 434 est, boul. Crémazie, DU. 5737-5738, Montréal

AMEUBLEMENTS, LESSIVEUSES, RADIOS, ETC. :
Viau, H. O., 4270 ouest, St-Jacques, Tél. WE. 2142, Montréal

ARCHITECTES :
Desmeules, Gabriel, 226, St-Jean, Tél. 4-3864 .... Québec
Larue, J.-Albert, 5711, Durocher, Tél. CR. 2734 .... Montréal

ARPENTEURS-GÉOMÈTRES ET INGÉNIEURS FORESTIERS :
Bélanger et Bourget, 86, Côte de la Mont., Tél. 2-5180, Québec
Gastonguay, Jules-P., 71, St-Pierre, Tél. 2-3400 .... Québec

ARROSEURS AUTOMATIQUES :
"Automatic" Sprinkler Co., of Canada, Ltd.,
6998, Jeanne Mance, Tél. DO. 3546-7, Montréal

ARTICLES DE SPORT :
Le Palais des Sports, 67, Côte d'Abraham, Tél. 3-2341, Québec

ARTICLES RELIGIEUX :
Lefebvre, Gérard Enrg., 3774, St-Denis, Tél. LA. 8016, Montréal

ASCENSEURS :
La Cie F.-X. Drolet, 206, Du Pont, Tél. 4-4641 .... Québec

ASSURANCES GÉNÉRALES :
Courville, Georges E., 139, Principale, Tél. 3-1056, Hull, P. Q.
Tougas, Aimé, 500 Place d'Armes, Tél. BElair 2041, Montréal

ASSURANCES ET IMMEUBLE :
Côté, H. J. E. et Cie, 120, Clarence, Tél. 4-0670 .... Ottawa

ASSURANCES :
La Sauvegarde, Cie d'assurance sur la vie .... Montréal

AUTOMOBILES ET ACCESSOIRES : RÉPARATIONS :
Morrisset et Frère, 337, Prince-Edouard, Tél. 7158 .... Québec

AVOCATS :
Beauregard et Beaudry, 507, Place d'Armes, HA. 4139, Montréal
Boisvert et Corriveau, 80, St-Pierre, Tél. 2-3420 .... Québec
Boyer, Aug., 4 est, Notre-Dame, Tél. MA. 7031 .... Montréal
Champeau, Armand, 2206, Plessis, Tél. AMherst 1458, Montréal
Duguay, René, 276 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 5111, Montréal
St-Jacques, Henri, 18, Rideau, Tél. 2-5055 .... Ottawa, Ont.

BANQUES :
La Banque Provinciale du Canada,
221 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 7151, Montréal

BISCUITS ET GÂTEAUX :
Cie de Biscuits Stuart Ltée, Alf. Allard, prés., CR. 2167, Mtl.

BOIS ET MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :
Dupuis, J.-P. Ltée, 1084, Av. de l'Eglise, Tél. YO. 0928, Verdun

BOULANGERS (GÂTEAUX ET PÂTISSERIES) :
Hethrington, T., Ltée, 358-364, St-Jean .... Québec

BRIQUE, TERRA-COTTA, TUYAUX :
La Brique de Scott Enrg., Tél. National 7, Scott Jct. .... P. Q.

BUANDERIES :
Buanderie St-Paul, 2020, Roberval, Tél. WE. 6791 .... Montréal

CALICES, CIBOIRES :
Atelier Beaugrand, Gilles, 846, de l'Epée, DO. 2950, Montréal

CARROSSERIES D'AUTOS (DÉBOSSAGE, REMBOURRAGE, ETC.) :
Normandeau, A. et Fils, 01152, Charlevoix, WI. 5562, Montréal

CHARBON (ANTHRACITE ET BITUMINEUX) :
Madden et Fils Ltée, 3, boul. Charest, Tél. 4-3578 .... Québec

CHAUFFAGE ET PLOMBERIE (ENTREPRENEUR) :
Jetté, J.-W. Limitée, 360 est, Rachel, Tél. MA. 4184, Montréal

CHAUSSURES :
Talbot, Alphonse, 7, 29 et 45, St-Joseph .... Québec

CHEMINÉES, INGÉNIEURS-CONSTRUCTEURS :
Pelletier, Arthur & Cie, 167, Saint-Sauveur, Tél. 8040, Québec

CHIRURGIENS-DENTISTES (RAYONS "X") :
Grégoire, Dr Roland, 5352 o., Sherbrooke, DE. 6286, Montréal

CHOCOLATS (FINS — MINUSCULES) LIVRAISON :
Denyse, 4909 ouest, Sherbrooke, Tél. EL. 4877 .... Montréal

CLAVIGRAPHES - RUBANS - RÉPARATIONS - PAPIER CARBONE :
N. Martineau et Fils, 1019, Bleury, Tél. BE. 2318 .... Montréal

CLÔTURES :
Frost Steel & Wire Co. Ltd., 1105 o., N.-Dame, WI. 1149, Mtl.

COLLÈGE COMMERCIAL :
Sprott Commercial College Inc.,
Empress Theatre Bldg., Tél. ELwood 1733, Montréal

COLLÈGE VERSAILLES :
Fortin Business Colleges, 840, Cherrier, Tél. AM. 6440, Montréal

COMPLIMENTS :
Compliments d'un ami : C. N. E.
Un ami de la Revue.
J. P. Laberge Enrg.
W. A. Baker, Palais de Justice .... Montréal

COURS ANGLAIS, STÉNOGRAPHIE BILINGUE ET DACTYLOGRAPHIE:
Sturton School, 93, Crémazie, Tél. 9571 .... Québec

COURS PRÉPARATOIRE AU COLLÈGE STANISLAS :
Girard, Mlle Marie, Dir., 118, boul. St-Joseph, CR. 1791, Mtl.

COURTIERS EN ÉPICERIES :
Brault, Anastase, 1891, Roberval, Tél. WE. 4237 .... Montréal

COUVREURS :
Falardeau, Eugène Ltée, 141, Dorchester, Tél. 9677 .... Québec

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES :
Cloutier, Charles, 174, D'Aiguillon, Tél. 6210 .... Québec
Dubois, Victor. 1867, Amherst, Tél. CHerrier 9020, Montréal
Lecavalier, J. Enrg., 562, St-Ferdinand, Tél. WE. 1884, Montréal

DOREURS-ARGENTEURS-ORFÈVRES :
Belleville, J. Arsène Ltée, 47, Sous-le-Fort (Basse-ville) Québec

DRIVE YOURSELF :
Jobidon, Robert, 250, St-Paul, Tél. 2-5317 .... Québec

EAUX GAZEUSES :
Claire Fontaine Ltée, 88, Côte d'Abraham, Tél. 2-8171, Québec

EAU DE JAVELLE :
L'Eau Merveilleuse Enrg., 39-7e rue (Limoilou) 4-2661, Québec

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX :
Lamontagne, F.-X., 411, Boulevard Charest, Tél. 3-0590, Québec
Ouellet, Ludger, 87, St-Cyrille, Tél. 2-1710 .... Québec

ENTREPRENEURS-MENUISIERS :
Maranda, Delphe, 812½, St-Valier, Tél. 2-3808 .... Québec

ÉPICIERS-BOUCHERS :
Gougeon, J. B., 175, Rochester, Tél. 8-0030-8-0031, Ottawa, Ont.

ÉPICERIES EN GROS :
D'Aoust, P. Ltée, 11, York .... Ottawa, Ont.
Lamarche, J.-H., 6749, St-Laurent, Tél. CR. 2155 .... Montréal
Laporte, Hudon, Hébert, 640 ouest, St-Paul, MA. 3761, Montréal
Letellier, J.-B.-E. Enrg., 112, Dalhousie, Tél. 2-3931 .... Québec

ESTAMPES EN CAOUTCHOUC :
A. Derome et Cie Enrg., 25 est, N.-Dame, LA. 2392, Montréal

FARINE, ENGRAIS, GRAIN, FOIN, BOIS, CHARBON :
Gervais, Paul et Frère, 5298, Henri-Julien, CA. 1157, Montréal

Bonnes adresses à consulter

FOURRURES :
Alain, P. A. Ltée, 203, St-Joseph et 79, de l'Eglise, 5106, Qué.
Desjardins, Chas. et Cie, 1170, St-Denis, Tél. HA. 8191, Mtl.
Laliberté, J.-B. Ltée, 145, St-Joseph, Tél. 6191 .... Québec
Robitaille, Jos., Enrg., 108, Richelieu, Tél. 2-3288 .... Québec
Sanfaçon, Honoré, 110, rue de la Couronne, Tél. 7419, Québec
Turcotte, N.-Geo., 162, Côte d'Abraham, Tél. 4-1459 .... Québec

GRAINS :
Falardeau, Robert et Cie, 363 est, St-Paul, MA. 9889, Montréal

HABITS ET MERCERIES :
Cusson et Cusson, Place du Marché, rue Cascades, St-Hyacinthe

HÔPITAL PRIVÉ — MATERNITÉ :
Hôpital Sainte-Marguerite, 1435, Amherst, FR. 7623, Montréal

IMPORTATEURS ET FABRICANTS D'OBJETS DE PIÉTÉ :
Génin, Trudeau et Cie, 38 ouest, N.-Dame, LA. 2261, Montréal

IMPRIMERIE-RELIURE (IMPRESSIONS DE TOUS GENRES) :
Presses Sociales Ltée, 194, Latourelle, Tél. 5913 .... Québec
Imprimerie Economique Enrg., 473, St-Vallier, Tél. 3-3408, Qué.

INDUSTRIE LAITIÈRE (MACHINES, USTENSILES, APP. FRIG.) :
Trudel, B. et Cie, 304, Carré Youville, Tél. MA. 8067, Montréal

JOURNEAUX :
Le Droit .... Ottawa, Ont.

LABORATOIRE FARLEY — HULL, P. Q.
Fabricant des "Antalgines" contre les Maux de Tête.

LAIT, CRÈME, BEURRE, ŒUFS ET FROMAGE :
"Clark Dairy Ltd., 634, Av. Bronson, Tél. 5-1811, Ottawa, Ont.
La Ferme St-Laurent Ltée, 6768, Garnier, CR. 2188-9, Montréal
Laiterie de Québec Ltée, 75, av. du Sacré-Cœur, Tél. 7101, Québec

LAMES DE RASOIR "GOLDTONE" :
Lachance, J.-M., 126, St-Pierre, Tél. 4-1528 .... Québec

LIBRAIRES :
Granger Frères Ltée, 56 ouest, N.-Dame, LA. 2171 .... Montréal

MACHINES POUR IMPRIMERIES (VENTES ET ÉCHANGES) :
Lefebvre Frères Ltée, 970, de Bullion, Tél. PL. 9011, Montréal

MAGASINS À RAYON :
Bouchard, L., 750-760, St-Vallier, Tél. 2-5638 .... Québec
Dubuc, T. D., 214-218, St-Jean, Tél. 2-3961 .... Québec
Dupuis Frères Ltée, Tél. PL. 5151 .... Montréal
Paquet et Cie Ltée, 157, St-Joseph, Tél. 8131 .... Québec
Pharand, J., 85, Champlain, Tél. 2-5315 .... Hull, P. Q.
Syndicat de Québec Ltée, 215, St-Joseph, Tél. 4-3561, Québec

MANUFACTURIERS DE FOURNITURES FUNÉRAIRES :
Girard et Godin Ltée, T.-Riv. et 34 o., St-Paul, LA. 9214, Mtl.

MANUFACTURIERS DE PORTES ET CHÂSSIS, BOIS :
Pilon, Jos. Ltée, 79, Boul. du Sacré-Cœur, Tél. 3-1116, Hull, P. Q.

MARCHANDS DE BOIS :
Grier, G. A. & Sons Ltd., 2120 o., Notre-Dame, WI. 6118, Mtl.

MARCHANDS DE CHAUSSURES :
Desrosiers, J.-D., 141-143, Cascades, Tél. 401 .... St-Hyacinthe

MARCHANDS DE POISSON :
"Lapointe Fish Market", Marché "Byward", Tél. 3-9309, Ottawa

MARCHANDS DE THÉS ET CAFÉS :
Désy, J.-A., 1459, Delorimier, Tél. FR. 2147 .... Montréal
Simard, J. A. et Cie, 1 est, St-Paul, Tél. LA. 1950 .... Montréal

MARCHANDS TAILLEURS :
Mathieu, Lucien Enrg., 2251, Frontenac, FR. 1803, Montréal

MATELAS, SOMMIERS, ETC. :
Matelas Frontenac Enrg., 15, Boisseau, Tél. 5347 .... Québec

MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :
Les Industries G.-I. Lachance Inc., 263, St-Paul, 2-6403, Québec

MÉDECINS :
Castonguay, Dr E.-J., 4231 est, Ste-Catherine, CH. 0560, Mtl.
Gratton, Dr Albert, 781, du Couvent, Tél. WE. 5476, Montréal
Lafortune, Dr P.-E. (fils), 2017, St-Germain, FR. 8701, Mtl.
Pouliot, Dr Antoine, 68, Ste-Ursule, Tél. 2-4455 .... Québec

MEMBRES ARTIFICIELS :
Duckett, J.-A., 2014, Bleury, Tél. HArbour 0630 .... Montréal

MOBILIERS D'ÉGLISES — MENUISERIE GÉNERALE :
Verrette, Philippe Enrg., 2008, Bellefeuille, Tél. 3252, T.-Riv.

NETTOYEURS ET BUANDIERS :
Pfeiffer, 4, rue McMahon, Tél. 2-2021 .... Québec

NOTAIRES :
Labrèche, Albert, 10 ouest, St-Jacques, Tél. MA. 3373, Montréal
McKay, R. E., 4948, av. Verdun, Tél. YO. 5322 .... Verdun

NOUVEAUTÉS, MERCERIES, TAPIS, PRÉLARTS :
Alepin, J. et Frère Ltée, 4295 ouest, Notre-Dame,
Tél. WE. 1108 ; 4719, Wellington, Tél. YO. 1144, Montréal

OPTICIENS D'ORDONNANCES :
Lamontagne, Etienne, 1065, St-Prosper, Tél. 2178, Trois-Rivières

OPTOMÉTRISTES ET OPTICIENS :
Côté, Henri-E., 6079, boulevard Monk, Tél. FI. 3311, Montréal
Derouin, O. L., 37, Metcalfe, Tél. 2-4976 .... Ottawa, Ont.
Ledoux, Arthur, 180, Cascades, Tél. 10 .... St-Hyacinthe

PHARMACIENS :
Pharmacie Boulevard (J.-E. Maynard, prop.),
3857, Boul. Décarie, Tél. WA. 8117, Montréal
Pharmacie Aimé Roussin, 2823, Masson, CH. 2103 .... Montréal
Pharmacie P.-H. Soucy, 85, Cartier, Tél. 2-1235 .... Québec

PHARMACIENS EN GROS :
Durocher, G. E., 139, Queen, Tél. 2-5309 .... Ottawa, Ont.

PHOTOGRAPHES :
Edwards, W. B., 259, St-Jean, Tél. 2-7595 .... Québec

PIERRE DE TAILLE, PIERRE CONCASSÉE :
Martineau Fils Ltée, Bureau-Chef, 517 est, Marie-Anne,
Tél. FR. 8181, Montréal

PLOMBIERS-COUVREURS-ÉLECTRICIENS :
Dorion, Jules, 11, rue Ramsay, Tél. 4-2916 .... Québec

PRODUITS ALIMENTAIRES (MANUFACTURIERS) :
Old City Mfg. Co. Ltd., 4, Mgr Gauvreau, Tél. 2-5273, Québec

PRODUITS PHARMACEUTIQUES :
Sylvain Ltée, 406 est, Notre-Dame, Tél. HA. 5374 .... Montréal

PROVISIONS, POISSON, FRUITS, ETC. :
Dominion Fish & Fruit Ltd., Tél. 2-7036 .... Québec

QUINCAILLERIES EN GROS :
Lemieux, Jos.-E. Enrg. .... Québec
Prud'homme, A. et Fils Ltée, 338 est, Craig, Tél. HA. 7141, Mtl.

QUINCAILLERIES GÉNÉRALES :
Gravel, Ludger et Fils, 3447, Av. du Parc, Tél. HA. 5211, Mtl.
Grégoire, J.-R., 3605 est, Ontario, Tél. FA. 1167-8 .... Montréal

NETTOYEURS ET TEINTURIERS :
Breton, J.-H., 2461, des Carrières, Tél. CR. 4168 .... Montréal
Teinturerie Dorchester Enrg., 116, Dorchester, Tél. 4-2484, Québec

TERRA COTTA :
Montreal Terra Cotta, 1010 o., Ste-Catherine, MA. 1816, Mtl.

TRANSPORTS :
St-Hyacinthe Transport, 34, Piété, Tél. 356-122 .... St-Hyacinthe

VALEURS DE PLACEMENT :
Société Générale de Finance, Inc., 57 ouest, St-Jacques,
Tél. HA. 5168, Montréal

Une quatrième édition paraîtra bientôt

Comment préparer son mariage ?

par le R. P. Arthur-M. Granger, O. P.

Voulez-vous savoir comment préparer un mariage heureux et comment conserver ce mariage heureux ? Procurez-vous ce volume sans tarder.

PRIX : **$0.60** (taxe en plus)

En vente à

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

Art Commercial
Paul-E. Marcil
ARTISTE
à l'OEUVRE de PRESSE DOMINICAINE
Tél.: ELwood 1232
4421, ave Oxford

GÉRARD GÉRARD LIMITÉE
ENTREPRENEURS PLÂTRIERS
SUCCURSALE À OTTAWA
SUITE 406-18, RIDEAU
TÉL.: 2-9872
QUÉBEC: 104 ST-JEAN
SUITE 10 TÉL. 7881
SPÉCIALITÉS :
OUVRAGES D'ÉGLISES, COUVENTS, ÉCOLES, ÉDIFICES PUBLICS.
TÉL. DOLLARD 5512
961A, RUE ST-ROCH, MONTRÉAL

L'économie est une vertu cardinale dont la pratique facilite celle de toutes les autres, peut conduire au succès, parfois même au bonheur:
ÉPARGNEZ et OUVREZ un COMPTE à
LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

TÉLÉPHONE : CALUMET 9572
LUNETTES — LORGNONS — RÉPARATIONS
REMPLISSONS PRESCRIPTIONS D'OCULISTES
OPTICIEN D'ORDONNANCE LICENCIÉ
I. A. RACETTE
AUTREFOIS À L'EMPLOI DE L'OPTIQUE CHEVRIER
6528, RUE ST-DENIS — MONTRÉAL

ARTISTES PHOTOGRAPHES GRAVEURS
ÉCRIVEZ-NOUS OU TÉLÉPHONEZ À BE. 3984
La Photogravure Nationale Limitée
282 OUEST, RUE ONTARIO - PRÈS DE BLEURY • MONTRÉAL

TÉL. FRONTENAC 3186*
LAITERIE PERFECTION DAIRY LIMITÉE LIMITED
2565 CHAMBLY MONTRÉAL

TÉL. 2-9411
KELLY ET LEDUC
FERRONNERIE
67, rue WELLINGTON HULL, P.Q.

N. MARTINEAU & FILS
Tél. BE. 2318 1019, BLEURY
UNDERWOOD ROYAL
REMINGTON NOISELESS
STANDARD & PORTATIF

J.O. BROCHU, prop.
MICHEL LATULIPPE, ENR.
G. LACHANCE, gérant
Fabrication de Bouilloires, Réservoirs et Tuyaux
Forge générale. Soudure autogène et électrique
Demandez nos prix. Vous serez satisfaits et vous économiserez
Tél. 3-3761
INGÉNIEURS-MÉCANICIENS
Nos experts sont à votre disposition.
303, rue Dorchester, Québec, P.Q.

V....

CONSULTATIONS :
DE 9 HRS A. M. À 9 HRS P. M.

EXAMEN DE LA VUE
AJUSTEUR DE VERRES

André Lemire, O. O. D.

SPÉCIALISTE DE LA VUE

4226, ST-DENIS, PRÈS RACHEL
TÉL. HA. 8856

MONTRÉAL

Tél. DUpont 6556

Jos. Robin

BOULANGER

SPÉCIALITÉ: LE PAIN NATUREL "ST-MICHEL", RECOMMANDÉ PAR LES MÉDECINS.

PROTÉGEZ VOTRE SYSTÈME DIGESTIF EN MANGEANT LE FAMEUX PAIN :

« Naturel St-Michel »

8300, boul. St-Michel — Montréal

Tél.
FItzroy
8585

COLLES DE TOUTES SORTES
En poudre, en flocons, flexible, en pâte, liquide
MEREDITH, SIMMONS & Co. Ld.

5565
Chemin de la
Côte St-Paul
Montréal

CH. 9020

VICTOR DUBOIS

DIRECTEUR DE FUNÉRAILLES

SALONS MORTUAIRES GRATUITS { 1867, AMHERST / 3619, ST-DENIS / 11890, STE-GERTRUDE

MONTRÉAL

Spécialiste Optométriste-Opticien

J.L. Arthur Bousquet, o.d.

HEURES de BUREAU:
9 hres A.M. à 9 hres P.M.
Tél.: AMherst 2927

Consultation sur demande
1571 est, MONT-ROYAL
MONTRÉAL 2e ÉTAGE

PAUL-E. MARCIL

CONSULTATIONS { 2 à 4 Hres P.M. / 7 à 8 — P.M

Dr P. del Vecchio

SPÉCIALITÉ:
MALADIES CHRONIQUES
CANCER, TUBERCULOSE,
ASTHME, RHUMATISME

TÉL.: FA. 1895
900 e/t. Sherbrooke

CASAVANT FRÈRES Ltée
FACTEURS D'ORGUES
ST-HYACINTHE, P. Q.
ÉTABLIE EN 1880

ENCOURAGEZ
NOS
ANNONCEURS

tél.. CR. 9957

6296, Rue ST-ANDRÉ, Montréal

LES PRODUITS MADELON ENRG.

EXCELLENT CONTRE:
MAL de TÊTE, de DENTS, d'OREILLES - GRIPPE . RHUMATISME .

Sommaire

Février 1942

G.-M. Lussier, O. P. : *Père de tous les hommes*

« En tant que chrétien, en tant que catholique, si je veux mériter ces titres, je me dois d'aimer Anglais et Allemands, Chinois et Japonais, Russes et Juifs ».

René Ristelhueber : *La patrie Suisse*

« L'usage est de dire : il y a trois Suisse, l'allemande, la française, l'italienne, par ordre d'importance. C'est inexact. Il y en a vingt-deux ».

Pierre Tremblay, O. P. : *Figures de patriarches*

« Grâce à Dieu et pour l'enrichissement de leurs fils respectifs, le patriarche d'Assise et le patriarche d'Osma n'ont pas rompu, après sept siècles, l'accolade symbolique dont Franciscains et Dominicains chantent deux fois par année, le souvenir et la réalité : *Seraphicus pater Franciscus et apostolicus pater Dominicus ipsi nos docuerunt legem tuam, domine* ».

Antonio Barbeau : *Le médecin*

« Chez le médecin, il y a trois sagesses, celle de son métier, de sa culture générale, de sa philosophie de la vie... »

M.-M. Veilleux, O. P. : *Le sens du fait juif*

« Israël apparaît, parmi nous, comme un signe de contradiction. Et sa présence, inévitable et redoutée, demeure comme un rappel incessant de cette *autre* Présence, trop souvent méconnue, mais indispensable et divine ».

Gaston Lavoisier : *Pilotes de raids*

« Comme tes missionnaires, des terres brûlantes d'Afrique jusqu'aux huttes glacées de l'Arctique, livrent leur cœur ardent comme des propitiatoires, je donnerai sans compter le peu qu'il restera dans mes coffres troués, des graines impérissables que Dieu prête aux Français pour qu'ils volent les semer sur toute la surface de la terre ».

Directives pratiques :

A. Saint-Pierre, O. P. : Notes de théologie pastorale : Des fautes commises dans l'état de demi-sommeil.

R.-M. Charland, O. P. : Les romans à l'Index.

Le Sens des Faits :

Marcel Cadieux et Paul Tremblay : Le Canada et la guerre du Pacifique.

L'Esprit des Livres :

Frédéric Saintonge, S. J. : « Summa Cosmologiæ, seu Philosophia naturalis generalis » *(Richard-M. Mignault, O. P.).*
Ernest W. Tiegs and Barney Katz : « Mental Hygiene in Education » *(Noël Mailloux, O. P.).*
Alain Grandbois : « Les Voyages de Marco Polo » *(A. Papillon, O. P.).*
Louis Bouhier, P. S. S. : « Une mystique canadienne. Vie extraordinaire de Madame Brault » *(A. Papillon, O. P.).*
Gilmard : « La vraie France » *(Albert Lacroix).*
R. P. Joseph-H. Ledit, S. J. : « Politique et Education » *(Albert Lacroix).*
Guy Sylvestre : « Situation de la poésie canadienne » *(Gabriel-M. Lussier, O. P.).*
François Mauriac : « La Pharisienne » *(Julia Richer).*
Robert Charbonneau : « Ils posséderont la terre » *(Albert Lacroix).*

Revue mensuelle publiée à St-Hyacinthe, P. Q.

ABONNEMENTS : CANADA : $3.00 ; ÉTRANGER : $3.25 ; AVEC LE ROSAIRE : 25 SOUS EN PLUS ; LE NUMÉRO : $0.30 ; ABONNEMENT DE SOUTIEN : $10.00

RÉDACTION : COLLÈGE DOMINICAIN, 95, AV. EMPRESS, OTTAWA — ADMINISTRATION : L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE, 5375, AV. N.-D. DE GRÂCE, MONTRÉAL

La Revue ne sera pas responsable des écrits de collaborateurs étrangers à l'Ordre de saint Dominique.

Revue Dominicaine

Directeur :
MARCEL-M. DESMARAIS, O. P.

Secrétaire de rédaction :
ANTONIN PAPILLON, O. P.

Volume XLVIII — Tome I — Février 1942

Père de tous les hommes

Les vérités les plus connues, je veux dire les plus courantes sont presque toujours les moins comprises. Dans le demi-sommeil de l'inconscience, tout le monde les répète sans en entrevoir le contenu, sans en soupçonner les implications souvent infinies. Ainsi en est-il de cet incommensurable fait que Dieu est le Père de toute créature et le Père, plus encore, de tout être humain. Chaque jour, nous disons : « Notre Père qui êtes aux Cieux... », *et chaque jour, sans même nous en douter, hélas ! nous ne comprenons pas. C'est à peine si d'éclair en éclair, dans la nuit de notre opacité, il nous est donné d'apercevoir la frange lumineuse de ce mystère qui devrait nous* chavirer *le cœur et le noyer dans un océan de gratitude ! Mais ce que nos longues veilles d'études ne parviennent pas à nous rendre sensible au cœur, il arrive que nous le touchions tout à coup dans les yeux purs d'un petit enfant. Alors sans que nos lèvres aient besoin de remuer, quelque chose en nous se met à murmurer :* Abba ! Pater ! *Avec un délice singulier, comme s'il n'y avait plus d'autre paternité que celle-là, nous écoutons cette voix en nous plus profonde encore que la voix du sang dire tout bas :* Abba ! Pater ! *Les mêmes larmes de ravissement qui empêchaient la petite vachère de la mère de Ponçonas d'aller plus avant dans son* pater *lorsqu'elle avait dit :* Notre Père, *se pressent à nos paupières arides, et nous*

tressaillons au souvenir de cette royale simplesse d'un malheureux poète : « On me dit que je suis fils de l'homme et de la femme. Pourtant, je croyais être bien davantage ! »

Dans Personality, *Tagore consacre un chapitre à la méditation d'une sorte d'oraison dominicale védique ou brahmanique, où Dieu est appelé d'un nom qui signifie à la fois père et mère. Cette synthèse, en l'image de Dieu, de la paternité et de la maternité me semble le fruit d'une perception admirable. Ces païens auraient deviné le cœur qui ne cesse pas d'être avec nous pour nous maintenir dans l'existence, le cœur de Celui en qui la clairvoyance ferme du père s'identifie avec l'infinie tendresse de la mère. Il ne s'agit pas, on le pense bien, d'apporter une retouche à la prière que nous enseigna le Maître, mais seulement d'ouvrir davantage les yeux à l'océan de délice qu'elle contient. Là est le commencement et la fin de toute religion subjectivement vraie. Si Harnack se trompe en voulant faire d'une nouvelle saisie, d'une notion et d'un sentiment plus adéquats de la paternité de Dieu envers les hommes, l'essence même non seulement du message évangélique, mais de toute la réalité du christianisme, il reste vrai que la découverte intérieure de notre filiation divine forme la base de toute expérience religieuse un peu profonde. Cette reconnaissance surnaturelle du vrai Père est à la religion ce que la saisie analogique de l'être est à la métaphysique. Avec elle s'ouvre la porte du temple et nous pouvons dire avec le poète :*

« Et voici que vous êtes quelqu'un tout-à-coup !

Vous avez foudroyé Moïse de votre puissance, mais vous êtes à mon cœur ainsi qu'un être sans péché ».

Une des premières conséquences de ce sentiment vivificateur que Dieu est mon *père, c'est de me faire sentir aussi qu'il est* notre *père, père de tous les hommes et de toutes les créatures*

dont je suis par conséquent le frère. Si je n'accueille pas cette universelle fraternité, c'est que je n'ai encore rien compris à la paternité de Dieu. « *Si quelqu'un dit :* J'aime Dieu, *et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur* ». *Dans cette voie ardente d'accueil catholique, les saints sont allés plus ou moins loin selon la grâce ou selon la plasticité de leur cœur, mais tous ont senti les liens de fraternité qui les unissaient à toute créature et plus encore à tout être humain. De saint François d'Assise qui prêchait aux oiseaux à saint Dominique qui gémissait sur les damnés, de saint Vincent de Paul qui recueillait les bambins abandonnés à saint Benoît Labre qui hébergeait la vermine, la distance au fond n'est pas si grande. Chacun à sa manière épouse la paternité universelle de Dieu. Les saints répudient tout ostracisme, tout sectarisme de quelque nom qu'il se pare. Dans la mesure de leur fidélité, ils s'interdisent toute prévention de caste ou de classe, tout parti pris contre ceux-ci ou ceux-là. En eux, on ne trouve aucun esprit de clan, qu'il soit aux dimensions d'une province ou d'un continent, d'une famille ou d'une race. Tout est étroit qui ne coïncide pas avec les limites extrêmes de l'humanité, plus encore avec celles de la création entière, et cela les saints l'ont compris mieux que personne.*

En tant que chrétien, en tant que catholique, si je veux mériter ces titres, je me dois d'aimer Anglais et Allemands, Chinois et Japonais, Russes et Juifs. Je me dois même d'aimer les idolâtres et les hérétiques qu'ils se nomment communistes ou nazis. Ce sont au fond de pauvres victimes que je n'ai pas le droit de haïr. Leurs bourreaux seuls méritent toute la haine, toute l'exécration dont je suis capable. Et ces bourreaux ce ne sont pas les tyrans infâmes qui ne craignent pas de sacrifier des millions de vies humaines à de criminelles utopies, ce sont ces utopies

elles-mêmes faites de mensonge et de haine. Autant nous aimons l'humanité, autant nous devons exécrer ces plaies qui la rongent et craindre par-dessus tout qu'elles ne contaminent notre cœur et notre esprit. A tout prix, nous devons nous garder purs de ces idéologies inhumaines que la mêlée effroyable et confuse de cette guerre, malgré ses déviations et ses misères, doit rejeter en enfer d'où elles sont sorties. En un temps comme celui où nous vivons, rien n'est plus nécessaire et rien n'est plus dangereux que la haine. C'est une balle décisive qu'il faut loger au bon endroit, si nous ne voulons pas qu'elle ricoche sur nous.

Il importe avant tout d'aimer ce qui doit être aimé, si nous voulons pouvoir haïr ce qui doit être haï, et le haïr avec ce flair infaillible que nous donne seul un très grand amour. Seul un amour violent, une option profonde pour l'humanité et les conditions indispensables à son épanouissement peuvent nourrir et donner une direction efficace à toutes les puissances de lutte qui dorment en nous. Aimer et haïr avec Dieu ; aimer tous les hommes ses fils et nos frères qui se font une guerre fratricide dont les uns répondront comme d'un crime abominable et les autres comme d'un devoir sacré ; de tout l'amour qui suscite et justifie cette haine, haïr le mensonge et la cruauté qui asservissent et déciment les hommes !

Ne laissons pas notre colère et notre haine s'égarer odieusement sur de pauvres victimes. Ce serait agir en fils dénaturés de Celui qui est le Père de tous les hommes, même des criminels, même de nos ennemis. On parle souvent de la colère de Dieu, du courroux de Dieu, mais songe-t-on assez à cette image aussi vraisemblable et combien plus profonde d'un Dieu Père qui douloureusement regarde les champs de bataille où ses enfants s'entretuent et agonisent dans d'indicibles tourments ?...

Gabriel-M. Lussier, O. P.

La patrie Suisse

L'usage est de dire : il y a trois Suisse, l'allemande, la française, l'italienne, par ordre d'importance. C'est inexact. Il y en a vingt-deux. Ce sont les vingt-deux cantons formant la Confédération helvétique. Voilà les divisions essentielles, les cellules originelles du pays, restées distinctes et vivaces à travers les siècles.

Si la Suisse ne se fut réellement composée que de trois parties, son unité et son indépendance eussent été infiniment précaires. Les oppositions se seraient marquées avec netteté. A trois, la dispute est facile. La partie la plus massive eut cherché à exercer son action sur les autres et provoqué par là de dangereuses réactions. Tentatives de prépondérance d'une part, mécontentement de l'autre. D'où des dissensions fatales à la cohésion nationale. Ou bien elles eussent subi l'attraction d'un de leurs puissants voisins en écoutant les voix, semblables aux leurs, qui les appelaient du Nord, de l'Ouest, du Sud. C'eut été un autre genre de démembrement, par l'extérieur celui-là : l'intégration dans des pays infiniment plus vastes où leur particularisme eut sombré.

Mais, il y a vingt-deux Suisse, souvent minuscules. Poussière d'Etats ; Etats tout de même, chacun avec son appareil gouvernemental et législatif, qui plus est, avec son histoire, son orgueil national et, mieux encore peut-être, avec ses montagnes, ses vallées et ses lacs auxquels les habitants sont farouchement attachés. Ces vingt-deux volontés d'indépendance s'équilibrent aisément. Les cantons sont à la fois trop nombreux et trop petits pour chercher à s'influencer. S'ils veulent le tenter, ils doivent

se liguer. Cette erreur, ils l'ont parfois commise, — mais rarement. Ils ne l'ont plus renouvelée depuis bientôt un siècle, se rendant compte que s'allier, c'est déjà, dans quelque mesure, aliéner son indépendance. Donc vingt-deux parties distinctes, avec des contours nets, sans aucun lien particulier, mais toutes fortement encastrées dans le cadre fédéral qui les unit. Ainsi les morceaux d'une mosaïque possèdent chacun leur couleur et leur forme ; ils représentent un tout complet ; c'est cependant leur assemblage qui constitue un dessin. Par un curieux paradoxe, l'unité de la Suisse tient en définitive à la multiplicité et à la diversité de ses éléments constitutifs.

Cette unité a pour base un même amour de la liberté. Des paysans qui, à l'abri de leurs montagnes, vivaient jusque-là paisiblement dans une contrée morcelée à plaisir par la Nature, se révoltèrent, il y a près de 7 siècles, contre l'étranger, le Habsbourg dominateur. Les conjurés se rencontrèrent sur les bords du lac de Lucerne — cœur et joyau de la Suisse. En unissant trois des Cantons riverains, leur serment de chasser en commun l'envahisseur donna naissance à la Confédération. A la suite de leurs premiers succès, des voisins se joignirent à eux. Ils étaient huit quand ils parvinrent à s'affranchir du joug autrichien. Ce centre de résistance devint le point de cristallisation autour duquel s'agglomérèrent des populations partageant le même idéal. Peu à peu, avec le consentement des anciens participants, d'autres cantons furent successivement admis dans cette sorte de « Club des hommes libres ». Le vingt-deuxième fut la ville de Genève. Ce fut aussi le dernier. La Confédération jugea qu'elle était alors au complet. D'autres adhésions eussent risqué de lui faire perdre son caractère d'union spontanée de petits peuples indépendants. Et comme sa volonté de ne pas se mêler des affaires des autres

n'avait d'égale que son désir d'empêcher ceux-ci d'intervenir dans les siennes, elle proclama sa neutralité perpétuelle et la fit reconnaître par l'Europe. Ce fut une des stipulations des Traités de 1815.

L'autorité fédérale n'est qu'une délégation des pouvoirs de 22 Cantons. A elle revient la haute main sur les questions essentielles exigeant une direction unique : armée, affaires extérieures, monnaie, etc... Mais chaque Canton a sa constitution particulière comportant un Gouvernement et un Parlement. La plus curieuse est celle de l'Appenzell. Elle applique les principes démocratiques dans leur forme pure et primitive. Chaque année, aux premiers beaux jours, descendant des hauteurs environnantes, les citoyens du Canton se réunissent sur la place du bourg principal pour discuter de leurs affaires et en décider à main levée. Réplique moderne de l'Agora antique où les Alpes sauvages ont pris la place des collines de l'Attique et les rudes montagnards suisses celle des Athéniens diserts et subtils. Si petit qu'il soit, chaque Canton a le droit de légiférer sur un grand nombre de questions. La Suisse n'a que 4 millions environ d'habitants ; sa plus grande étendue couvre 230 milles seulement. Cependant cet espace restreint et cette faible population sont fractionnés en 22 parties. Le Canton de Zug n'a qu'une quinzaine de milles de largeur ; ceux d'Unterwald et de Schwyz couvrent à peine 600 milles carrés ; celui d'Uri compte moins de 25 000 habitants. Ils n'en sont pas moins souverains. Une simple promenade en automobile en convainc aisément. Ici est punie comme excessive une vitesse jugée normale quelques milles plus loin ; là est interdite le Dimanche une circulation que le voisin admet. Et il n'y a pas si longtemps encore que le Canton des Grisons fermait tout simplement son territoire aux automobiles privées.

Diversité qui n'est que le reflet de celle de la nature et des hommes.

Sans doute la Suisse est une contrée presque entièrement montagneuse. Un gentilhomme français du XVIIè siècle, peu amateur de pittoresque, comme la plupart de ses contemporains, la décrivait comme « un pays d'aspect inégal ». Toujours « inégal » en effet, mais quand même très varié, malgré son exiguïté. Rien de commun entre les vallées larges et verdoyantes des environs de Bâle, les collines boisées qui entourent Zurich et la majesté redoutable des monts de l'Oberland Bernois ou du Valais. Ici des cultures, là des pâturages, plus loin des cimes altières ensevelies sous la neige et la glace. Traverser le tunnel du Gothard, c'est, en vingt minutes, passer d'Allemagne en Italie. Le ciel gris devient lumineux, l'air s'attiédit, les hauts toits triangulaires s'aplatissent en terrasses, les orangers et les palmiers tiennent lieu de sapins, et, sur les visages brunis, un sourire indolent remplace les stigmates de l'effort.

Car les races qui peuplent ce petit pays sont également différentes. Germaniques, Latins, Celtes y vivent depuis des siècles côte à côte. Dans une région où la nature a établi des cloisons longtemps difficiles à franchir, elles se sont peu mélangées. Chacune a apporté ses qualités et ses défauts. Leurs caractères distinctifs ont, il est vrai, atténué ce qu'ils avaient d'excessif et une longue vie en commun les a amenées à s'influencer réciproquement. Ainsi, le Germanique reste discipliné mais perd de sa violence, tandis que le Latin acquiert du sérieux au détriment de sa vivacité. L'ensemble forme un peuple consciencieux et travailleur.

La religion le sépare également. Les Protestants l'emportent par le nombre sur les Catholiques. Fort heureusement pour l'u-

nité du pays, la différence des croyances ne se superpose pas à celle des races. Parmi les Cantons français, Fribourg est entièrement et ardemment catholique tandis que, non loin, Genève est d'un protestantisme intransigeant. De même Zurich, patrie du réformateur Zwingli, Bâle et d'autres Cantons « allemands » sont en majorité protestants, alors que ceux de Lucerne, de Schwyz, de Zug comptent exclusivement des catholiques. Chez d'autres, comme à Berne, les deux confessions coexistent presque de pair, sans que la question de la race soit à l'origine de cette différence. Seul le Tessin est à la fois « italien » et catholique. Aussi, à côté de l'austère citadelle calviniste qu'est Genève, la Suisse compte des « lieux saints » du catholicisme, comme l'abbaye des Bénédictins d'Einsiedel, le fameux monastère de Saint-Gall, fondé par le moine irlandais de ce nom, Fribourg enfin, ville essentiellement religieuse, où églises, couvents, monastères, écoles et université catholiques se dressent sur le promontoire creusé par une profonde rivière.

Dire, toujours suivant l'usage, que trois langues sont parlées en Suisse n'est qu'une approximation. Pour être complet, ajoutons-y d'abord une quatrième, le Romanche, d'origine latine mais ayant un caractère spécial, et qui est répandu dans le Canton des Grisons. En outre, si le français et l'italien ne diffèrent pas de ces langues telles qu'elles sont parlées dans leur patrie d'origine, il en est tout autrement de l'allemand. Certes, tous les Suisses un peu cultivés parlent le « bon allemand », mais la masse emploie un véritable dialecte distinct qui déforme la langue au point de la rendre presque méconnaissable. Bien plus, il existe presque autant de patois que de Cantons. A leur seule façon de parler, un Suisse reconnaîtra aussitôt à quelle région appartiennent ses compatriotes. Bien que distants de quelques milles seule-

ment, Zurichois, Bâlois, Bernois etc... ont chacun leur forme de patois et leur accent spécial. C'est là un aspect du particularisme auquel ils tiennent si fort. Pourtant, ce sont tous des « Suisses allemands », dira-t-on. Erreur. S'ils ont tellement à cœur de parler un dialecte, c'est qu'ils mettent également un point d'honneur à s'appeler « *Suisses alémaniques* » et non point Suisses allemands.

A ces différences essentielles, l'effort de l'homme en a ajouté d'autres en transformant une partie de ce pays agricole en une région de manufactures. Terre classique des pâturages, du bétail et des produits laitiers, la Suisse est devenue une puissance industrielle. L'horlogerie, depuis longtemps réputée, de la Chaux de Fonds n'était guère qu'une industrie familiale. C'est l'électricité qui a révolutionné le pays grâce à l'utilisation pour la force motrice des nombreux cours d'eau dévalant des pentes montagneuses. Aussitôt, sauf dans les hautes régions difficilement accessibles, se sont développés des centres usiniers connus dans tout l'univers : fabriques de machines électriques Brown-Boveri à Baden, de locomotives à Winterthur, d'armes à Oerlikon, soieries et teintureries à Zurich, produits chimiques à Bâle, filatures à Schaffouse, pour n'en citer que quelques unes.

De là une grande diversité dans le caractère des villes. Certaines continuent de vivre lentement à un rythme semi-rural, quand la fièvre des affaires secoue les autres. A Berne, c'est la solennité assez morne d'une capitale fédérale à prétentions aristocratiques; à Zurich, l'agitation d'un grand centre industriel et financier; à Bâle, un cercle assez fermé de vieille bourgeoisie commerçante au faste discret; à Genève, la politique et les belles-lettres prennent le pas, tandis qu'à Lausanne, c'est une floraison d'écoles et de pensionnats. Lucerne, Lugano, Saint-Moritz, et tant

d'autres localités enfin, se consacrent au tourisme. Diversité d'autant plus frappante qu'elle s'épanouit sur une très faible étendue.

Un Suisse est donc avant tout un citoyen de tel ou tel canton. Il est d'abord Genevois, Bernois ou Tessinois et c'est cette qualité qui le fait Suisse. Son patriotisme est à base de particularisme ; il est essentiellement régional. La patrie, c'est son lopin de terre qu'il trouve le plus beau du monde, en quoi il a souvent raison, la Suisse étant, avec la Norvège, une des merveilles de la nature en Europe. Pour l'un, c'est un coin de forêt entouré de pâturages ; pour l'autre, un village posé au bord d'un lac dominé de hauteurs neigeuses ; pour le troisième, c'est un quartier d'une ville moderne bruissante de la trépidation des machines. L'un pense en français à sa vieille petite église perchée sur un rocher où les ors de l'autel luisent dans la pénombre sous les ogives gothiques ; l'autre pense en allemand à son temple clair et nu avec ses livres de psaumes soigneusement rangés sur les bancs. Tous cependant pensent à la même Suisse.

Ce patriotisme local, on l'enseigne dès l'école. L'enfant apprend la géographie en lisant d'abord le plan de son village ou de son quartier. Puis il fait connaissance avec les environs, enfin avec le Canton. Il en connaît la carte à fond. Et les maîtres sont fiers de conduire à travers le pays des bandes joyeuses d'écoliers et d'écolières impatients de voir les localités dont ils ont appris les noms.

De même en histoire, on prend soin d'évoquer en premier les figures des héros et des hommes qui ont joué un rôle dans la lutte pour l'indépendance de la région ou qui l'ont illustrée par leurs talents.

Comme se propagent les cercles concentriques produits par une pierre jetée dans l'eau, l'enseignement s'élargit peu à peu

par ondes successives pour s'étendre à l'ensemble de la Suisse, à l'Europe, au Monde. L'enfant va du connu à l'inconnu, du proche au lointain. Mais le point de départ initial, le germe de toute connaissance, c'est le coin de terre où il vit. L'enseignement évite ainsi le danger de l'abstraction. Au contraire, il s'efforce de faire corps avec la réalité et de la suggérer.

C'est là une des idées, alors originales, du grand pédagogue Pestalozzi, véritable réformateur des méthodes scolaires dès la fin du XVIIIe siècle. Sous son influence, la Suisse porte une attention vigilante à tout ce qui touche à l'enfance, à l'enseignement en particulier [1]. De 6 à 14 ans, l'enfant doit fréquenter régulièrement l'école. La police y veille. On s'occupe non seulement de l'instruction, mais tout autant de l'éducation. Les Suisses doivent beaucoup à leurs écoles. C'est là que, tout jeunes, ils contractent ces habitudes de propreté, de soin, ce sens de la solidarité, ces qualités de conscience qui les suivront toute leur vie. C'est là aussi qu'ils acquièrent le goût des choses de l'esprit, de l'art — de la musique en particulier — qui est répandu même dans les milieux très modestes. Aussi, quand par la voix du plébiscite, ce peuple, au niveau intellectuel élevé, est appelé à donner son avis sur les questions politiques les plus graves, il se prononce en connaissance de cause.

Le particularisme des Suisses n'a rien d'étroit ni de mesquin. Ayant l'habitude de coudoyer plusieurs races, d'entendre, et souvent de parler, plusieurs langues, ils sont tout naturellement européens. La vaste culture de leur élite est remarquable. Un simple exemple : Winterthur, près de Zurich, est le siège de la grosse maison d'importation Reinhardt. Vers 1920, trois frères

1 Dans la seule ville de Zurich, le Pestalozianum, bibliothèque uniquement consacrée aux ouvrages pédagogiques, réunissait, en 1920, 42 000 volumes.

la dirigeaient. L'un, amateur de peinture, avait réuni des Goya, des Daumier, des Cézanne, des Renoir qui faisaient du Musée de sa petite ville un étonnant centre d'art. Le second, qui s'était voué à la musique, subventionnait généreusement des concerts. Le dernier encourageait les poètes. Ces Mécènes auraient mérité de porter le nom de trois Muses, si les Grecs n'avaient négligé d'en imaginer une pour la peinture.

Le Suisse ne se contente pas d'être européen. Son activité industrielle et commerciale le met en relations d'affaires avec le monde entier. Bien qu'habitant un très petit pays, il n'en a pas moins l'habitude des vastes horizons. Il voyage beaucoup. Il émigre souvent. De nombreuses colonies suisses sont disséminées sur tout le globe, aussi bien en Europe qu'en Asie ou en Amérique. Ce sont d'excellents éléments qui se distinguent par leur correction et leur labeur.

Au surplus, pour être européen, le Suisse n'aurait pas besoin de sortir de son pays. De tous les côtés, celui-ci attire à bon droit une foule de touristes étrangers. L'hôtellerie, a-t-on dit, est son industrie nationale. Il en a d'autres, heureusement ; mais il pratique celle-là avec une bonne grâce et une honnêteté qui justifient sa réputation. Les derniers touristes, et non les moindres, ont été les Délégués de 52 pays à la Société des Nations. Microcosme européen, la Suisse était désignée pour leur donner à la fois un abri et un exemple. Si, malgré son inspiration généreuse, cette entreprise a échoué, faute de réalisme et, parfois, de courage, le pays qui l'a fait bénéficier de sa traditionnelle hospitalité ne saurait en être rendu responsable.

L'existence de ce petit peuple qui, malgré ses différences de race, de religion, et de langue, s'obstine à rester uni au cœur d'une Europe acharnée à s'entredéchirer, paraît une gageure.

Cette unité est-elle solide ? Sans doute, car elle a résisté à l'épreuve des siècles comme à celle de périlleuses crises.

L'une des plus graves s'est produite au cours de la dernière guerre. A plusieurs points de vue, la Suisse devait logiquement se trouver écartelée entre deux camps de belligérants : d'un côté, quinze Cantons alémaniques ; de l'autre cinq français, plus un italien et un romanche. De fait, les sympathies étaient très partagées. A Genève, à Lausanne surtout, on ne se cachait pas de souhaiter la victoire des Alliés. A Bâle, à Zurich, on admirait la force allemande et dans la capitale fédérale, à Berne, le moins qu'on puisse dire est que cette force inspirait un énorme respect. Cependant, il n'y a pas eu de fissure ; l'unité a triomphé de l'épreuve. Les divergences de vue, les préférences régionales se sont révélées moins fortes que l'attachement général à la patrie suisse. Ce dernier sentiment l'a emporté en faisant taire les autres.

Le patriotisme suisse, ancien et célèbre, est plus complexe que les autres. Il consiste dans un attachement ardent et réfléchi à un petit terroir, à une des vingt-deuxièmes parties du pays et, en même temps, à l'entité « Suisse ». Celle-ci n'est pas une nation, mais bien ce que l'on se plaît aujourd'hui à appeler un « climat » spirituel. C'est une ambiance de liberté, de tolérance et de respect mutuel dont les Suisses ont besoin pour se sentir à l'aise. Altruistes, ils font partager ce sentiment à ceux qui viennent séjourner parmi eux. Aussi leur pays est-il devenu la terre d'élection des réfugiés politiques. Les proscrits, les représentants des peuples meurtris y trouvent asile et réconfort. C'est sur les bords du lac de Zurich, à Rapperswill, qu'un petit Musée polonais entretenait pieusement l'espoir de la délivrance. D'autres réfugiés étaient moins inoffensifs. Fuyant la police de leur pays, Lénine et Mussolini, dans deux villes voisines, Genève et

Lausanne, rêvaient, presque en même temps, de retourner chez eux pour y porter la révolution sous des formes opposées. Les traditions de libéralisme de la Suisse leur assuraient un refuge, à condition de ne pas troubler l'ordre public.

Car si le Suisse apprécie la liberté, il aime également l'ordre. L'équilibre est une des formes de l'ordre. Du moment que 22 Cantons sont parvenus, depuis près d'un siècle et demi, à mener en commun une vie harmonieuse, dans des conditions répondant aux désirs de la masse, c'est là un équilibre auquel il importe de ne pas toucher. Tout ce qui risque de faire chanceler une des pièces de l'édifice peut provoquer l'écroulement de l'ensemble. Aussi le patriotisme suisse est à la fois cantonal et fédéral.

Il est la démonstration vivante de cette vérité première, à savoir que la façon la plus efficace de manifester son attachement à son pays, c'est d'aimer passionnément son clocher.

René Ristelhueber

Figures de patriarches

Notre tradition et celle des Frères Mineurs ont popularisé le thème du baiser de saint François et de saint Dominique. Elles ont même encouragé la légende de leur amitié. Malheureusement la critique historique, cette *guastamestiere,* est venue et s'est crue en droit de formuler des réserves contre cette édifiante histoire. Toutefois, même la science la plus exigeante n'a pas encore opposé d'objections définitives à la possession tranquille de cette commune tradition de deux Ordres. Elle-même, elle a dû admettre la très grande probabilité de quelques rencontres, et particulièrement une influence réciproque de l'œuvre de l'un sur l'œuvre de l'autre, surtout par l'intermédiaire du cardinal Hugolin qui fut le conseiller et le soutien des deux fondateurs.

A l'historien, soucieux de surprendre dans la trame de l'histoire de l'Eglise, l'adorable prédestination d'un Dieu-Amour, saint François et saint Dominique, pères d'une nombreuse postérité, apparaissent comme singulièrement près l'un de l'autre. Tous deux furent chargés d'une mission unique dans le monde médiéval à un moment où la chrétienté semblait en péril. En effet, au début du XIIIe siècle, les anciennes populations fortement hiérarchisées de la féodalité perdirent définitivement leur prédominance ; ce furent les nouvelles classes sociales rassemblées dans les communes grâce à la renaissance du commerce, qui, à leur place, prirent l'initiative dans la culture et la vie spirituelle. Ces dernières manifestèrent, dès leur origine, une grande ardeur spirituelle ou mystique qui s'exprimait, principalement, par l'aspiration, presque collective, à vivre une vie exactement calquée sur celle des Apôtres. Beaucoup cherchaient

à recréer l'atmosphère et les gestes des Actes. Malheureusement, le clergé ne suivit pas cette évolution. Il demeura féodal, collectivement riche, et sauf pour une élite, déplorablement inculte. Et pour cette raison les populations urbaines se détournèrent de lui et, s'étant groupées en confréries laïques, elles s'efforcèrent de vivre par elles-mêmes selon un esprit nouveau, tendant à revenir aux sources évangéliques. Elles étaient, suivant le mot souvent repris par le pape Innocent III, des brebis errantes sans pasteurs, exposées aux loups, c'est-à-dire aux Cathares manichéens.

Saint François et saint Dominique furent choisis par le Saint-Esprit qui gouverne l'Eglise pour mettre à la disposition d'Honorius III et de son successeur Grégoire IX (auparavant le cardinal Hugolin) une armée d'apôtres zélés et instruits sachant s'adapter aux populations des communes. Ainsi, même pour l'historien le plus critique, les chefs-d'œuvre où Fra Angelico et Andrea della Robbia réunissent François et Dominique restent une expression de la vérité. Rien toutefois de plus différent que les qualités naturelles de ces deux saints, rien de plus dissemblable que les voies par lesquelles l'Esprit de Dieu les a conduits.

* * *

Saint François naquit dans la commune italienne d'Assise d'une famille de marchands. Dès son enfance il fut destiné au commerce. Ne devant pas être clerc, il ne reçut qu'une instruction élémentaire. On lui apprit la lecture, l'écriture, le calcul ainsi que des rudiments de latin. De plus, il fut initié, on ne sait sous quelle influence, à la première culture laïque de l'Europe, celle des trouvères. Cette culture, après s'être épanouie en Provence,

venait alors de pénétrer en Italie. L'auteur du cantique de « Messor lo frate sole » fut donc à même de développer ses dons poétiques. Il gardera de cette formation première une marque profonde. Sa vision des choses sera toujours directe et concrète. Son expression aura recours à la métaphore et peu à la logique. Les manifestations affectives y auront toujours la plus grande place.

Le patriarche d'Assise rayonne et s'épanche. Il va chantant ou pleurant, au gré d'un cœur sensible et toujours brûlant. Avant sa conversion, il aimait à régaler ses amis de joyeux banquets. Spontanément on faisait cercle autour de lui.

Au point de vue spirituel, il est un autodidacte. Son seul maître, son seul livre, c'est l'Evangile, et il l'entend à la lettre. Il y trouve Jésus qu'il voit très concrètement, tout comme s'il avait vécu dans son entourage immédiat, et c'est ainsi qu'il l'aime. En ce début du XIIIe siècle, il est disciple de la toute première Eglise, l'un de ceux qui ont vu Jésus. Cette vision de Jésus, cet amour sensible, humain, pour l'homme Jésus, « homo Jesus Christus », voilà le *leit-motiv* de la vie de François. C'est un amour entier, total, doucement tyrannique, qui exige l'imitation du petit enfant né dans une étable, du prédicateur cheminneau qui n'avait pas une pierre où poser sa tête, l'imitation aussi de la victime sanglante mourant sur l'autel de la croix pour le salut de tous les hommes.

Comme imitateur de la vie humaine de Jésus saint François représente peut-être une réussite inégalée. Il ressemble au divin Sauveur jusque par les stigmates, il lui ressemble aussi par le charme souverain qu'il exerce sur les créatures. Que l'on se souvienne du sermon aux oiseaux ! On dirait que lui et ses compagnons ont éludé les suites si lourdes du péché originel. Le

lecteur des légendes franciscaines respire une liberté édénique, un parfum de paradis terrestre. Ses sœurs les créatures, saint François les aime comme un poète qui n'aurait pas péché originellement, mais aussi comme un chrétien qui les plonge dans le Verbe-Jésus dont il trouve partout les traces. Sœur Eau est l'instrument du baptême. Frère Rocher est l'image du Christ, pierre angulaire de l'Eglise. « Messor lo frate sole », beau et radieux, symbolise le Très-Haut.

« Et ellu e bellu e radiante cum grande splendore.
Di te, Altissimo, porta significatione ».

* * *

Saint Dominique naquit en Espagne dans le château féodal de la très grande famille de Guzman. Dès son jeune âge il fut destiné à la cléricature par les soins de parents pieux et eut comme précepteur un oncle maternel qui était archiprêtre. Le temps venu, il fut envoyé à l'école épiscopale de Palencia qui connaissait alors sa période la plus florissante, ainsi que l'atteste le grand nombre de ses docteurs. Saint Dominique s'y appliqua pendant quelques années à l'étude des arts libéraux, notamment à celle de la grammaire, de la logique et de la musique. Après cette préparation, cette *propédeutique,* il passa à l'étude de la théologie, appelée alors *sacra pagina.* Il suivit donc une *lectio* de la Bible, commentée surtout à l'aide de la Glose d'Anselme de Laon et préparée par les Sentences de Pierre Lombard. Le bienheureux Jourdain nous apprend qu'en dehors des leçons des maîtres, le saint se livrait à part lui, même pendant la nuit, à une étude ardente, s'efforçant d'incorporer à sa mémoire le plus grand nombre possible de vérités entendues, et pénétrant dans les arcanes des questions les plus subtiles.

Aussi plus tard sa science théologique se manifestera-t-elle profonde. Pendant la prédication en pays albigeois, lorsqu'il y aura controverse écrite avec les hérétiques, on préférera généralement ses compositions à celles de ses compagnons pourtant plus élevés en dignité, et plus avancés en âge.

Loin de nous cependant la pensée de faire de saint Dominique un intellectuel dans le sens étroit qu'on donne souvent à ce mot. On serait plus près de la vérité en disant qu'il ne l'était pas du tout. Car il engageait dans chacun de ses actes toute sa personne. On nous dit qu'il rayonnait toujours la gaieté et la clarté. On nous parle d'une étoile sur son front. Comparable en cela à saint François, il ne savait pas garder secrète sa prière, mais il l'exprimait par des gémissements, des cris et des gestes de tout son corps. La componction dont son cœur était rempli s'exprimait par des larmes. Il ne pouvait ni célébrer la messe, ni chanter l'office, ni prêcher sans que son visage ne se baignât de larmes, et ses larmes étaient communicatives. Un témoin au procès de canonisation nous apprend que personne ne réussissait comme lui à faire pleurer une foule. La seule vue d'un village ou d'une ville dans le lointain suffisait à le troubler, car tout de suite il sentait sur son cœur le poids conjugué de toutes les souffrances qu'il pressentait parmi les habitants du lieu où il allait entrer.

La sollicitude sociale, ou mieux l'amour vigilant du prochain, voilà un autre caractère de la physionomie de saint Dominique. Dès sa jeunesse cette qualité se manifestera par des sacrifices héroïques. Ainsi afin de secourir les victimes d'une dure famine à Palencia, ce clerc passionné d'étude au point d'y consacrer ses nuits, va jusqu'à vendre son trésor de livres, partiellement écrits de sa main, et, comme dit un témoin, « manu sua glossatos ». A cette époque des manuscrits, une telle géné-

rosité faisait courir à l'étudiant le risque de ne plus avoir de livres pour longtemps. A des personnes qui lui exprimaient leur étonnement devant cette imprévoyance, il fit cette réponse que nous devons saisir dans toute sa vivacité : « Eh ! que voulez-vous que j'étudie sur des peaux mortes, alors que des hommes meurent de faim ». Un dévouement si rare, si élevé ne vient pas de la nature. Le bienheureux Jourdain nous a révélé que saint Dominique l'avait reçu de Dieu comme « singularis gratia ». Depuis saint Paul peut-être aucun saint n'a éprouvé aussi vivement, aussi primordialement, l'aiguillon de ce charisme du cœur. Alors que les Pères de l'Eglise eux-mêmes, saint Ambroise, saint Jean Chrysostome, saint Augustin, saint Grégoire le Grand ne sont venus au ministère des âmes qu'à leurs corps défendant, lui, encore voué à la vie contemplative, il pleure sans cesse sur les pécheurs, les malheureux, les affligés, et, très vivement il sent en son âme toutes les souffrances d'autrui. L'objet habituel de ses suppliques, c'est d'obtenir la charité véritable qui le mettra en état de procurer efficacement le salut de tous les hommes. C'est alors qu'il croira avoir rempli sa vocation particulière. Plus tard, hospitalisé chez un hérétique, il ne pourra se résigner à partir sans l'avoir gagné au Christ. Puis c'est cette sublime folie qu'il inspire à l'évêque Didace d'Osma : ce vieillard se rend, avec lui, aux pieds d'Innocent III pour le supplier d'être déchargé de son épiscopat et de lui permettre, à lui vieillard ignorant tout de ce peuple, de s'en aller annoncer la foi aux peuplades barbares et lointaines des Cumans. Ensuite pendant huit longues années, saint Dominique supporte seul le poids de la prédication que le grand pape sollicite pour les Albigeois. Au concile du Latran de 1215, il propose une solution permanente au problème jusque-là insoluble de l'enseignement de la foi aux fidèles et aux

clercs eux-mêmes et offre d'y consacrer sa vie entière. L'Ordre des Prêcheurs venait de naître par la flamme apostolique de Dominique de Guzman.

* * *

Nous lisons dans une légende dominicaine du milieu du XIIIe siècle qu'une nuit saint Dominique eut la vision de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il était debout dans l'espace et brandissait trois glaives contre les habitants de la terre. Prosternée à ses pieds, la Vierge Marie essayait de l'apaiser en lui présentant deux serviteurs fidèles qui, envoyés de par le monde, réussiraient à ramener à Lui le cœur des hommes. Dominique se reconnut lui-même dans l'un des deux hérauts de Dieu. Quant à l'autre, il ignorait complètement qui il était. Mais le lendemain il rencontra dans une église un humble mendiant en qui il eut la conviction de reconnaître son compagnon d'apostolat. Se jetant alors dans ses bras, il l'étreignit avec une sainte effusion en disant : « Tu es mon frère d'arme, tu marcheras avec moi du même pas et aucun ennemi ne prévaudra contre nous ».

Cette prévision de Dominique l'histoire l'a ratifiée. Car s'il a, pour sa part, principalement assuré aux populations des communes le pain de la doctrine dont elles étaient affamées, François a surtout *vécu* l'élan mystique dont elles étaient travaillées depuis un siècle et demi. L'un et l'autre ont réalisé les aspirations les plus profondes du moyen âge urbain. Doucement ils ont su s'imposer au clergé, désormais plus instruit et l'amener à une réconciliation profonde et durable avec ses ouailles. Tous deux, avec une éducation et des moyens très différents, ont prêché, pour le renouvellement du monde, un même Amour et une même Vérité. Ils l'ont fait en eux-mêmes, mais surtout en leurs

innombrables postérités. Est-il surprenant que dans un salutaire échange des deux Pères et des deux familles l'Ordre des Mineurs et l'Ordre des Prêcheurs aient quelquefois accusé des traits communs ? Le bienheureux Jourdain de Saxe, successeur immédiat de saint Dominique au généralat de notre Ordre, n'était-il pas, par l'humour et la grâce, beaucoup franciscain, tandis que d'un autre côté, saint Antoine de Padoue ne s'est-il pas montré largement dominicain par la manière de sa prédication ? Grâce à Dieu et pour l'enrichissement de leurs fils respectifs, le patriarche d'Assise et le patriarche d'Osma n'ont pas rompu, après sept siècles, l'accolade symbolique dont Franciscains et Dominicains chantent deux fois par année, le souvenir et la réalité : « Seraphicus pater Franciscus et apostolicus pater Dominicus ipsi nos docuerunt legem tuam, Domine ».

Pierre Tremblay, O. P.

Collège dominicain d'Ottawa

Le médecin

En un sens, le médecin est l'homme dont parle Eddington : placé entre l'atome et l'étoile.

Pour la compréhension de sa science, pour l'exercice de son art, il lui faut posséder des clartés sur tout. Chimie, physique, biologie générale, anatomie, embryologie, génétique, physiologie ne sont, pour lui, que des sciences de base, sur lesquelles s'édifient la pathologie générale et les différentes spécialités. Au surplus, l'être sur lequel et pour lequel il œuvre est l'individu humain avec sa psychologie singulière et touffue, avec sa biotypologie très versatile et très complexe, l'être humain baigné dans un milieu physique aux ondes excitantes sans cesse en mouvement... Certes, cet ensemble de connaissances liminaires ouvre au médecin sur de multiples horizons de multiples fenêtres... Mais ce n'est pas là toute sa culture... C'est une de ses cultures, sa culture médicale. D'un certain point de vue, ce n'est encore que de la bonne encyclopédie ou du bon métier...

L'un et l'autre peuvent être, à l'heure actuelle, puisés à n'importe quelle source, à toutes les sources. On remarque d'habiles praticiens, de brillants scientifiques en France, en Allemagne, en Angleterre, aux Etats Unis, au Japon, ici, encore une fois, partout. Tel centre excelle en telle discipline, tel autre en telle technique. Sous des climats intellectuels et physiques différents, l'accent est mis sur tel aspect d'un problème, la même vérité cristallisée en des systèmes polymorphes. Bien sûr, tel pays possède présentement la meilleure et la plus active des écoles neurologiques, tel autre, la plus savante agglomération

de physiologistes, de chimistes, tel autre, la plus brillante phalange de phtisiologues, etc., etc. : supériorité relative et d'ailleurs historiquement transitoire. Quant à la supériorité absolue, intégrale d'un pays sur tous les autres, elle n'a jamais existé ; en dépit des inégalités de richesses matérielles et intellectuelles momentanées, des envers et des revers de fortune occasionnels, elle est humainement impossible. Aucun continent, aucune nation n'eut jamais et n'aura jamais le monopole du génie, de tous les génies...

Il découle de là que, du point de vue culture exclusivement professionnelle, le médecin est forcé d'aller quérir son bien où il se trouve, de communier en quelque sorte avec tout l'univers dans l'orbite de ses préoccupations spéciales. Dans la poursuite de cette fin idéale, il bute à de multiples obstacles : la distance à parcourir, la diversité des langues qu'il ignore pour la plupart, le temps très court que lui laisse le soin de sa clientèle, la nécessité d'une relâche mentale. Les analyses bien faites des travaux étrangers qu'offrent les revues spécialisées, les « abstracts » dans les principales disciplines scientifiques et médicales, les livres et les revues générales, les contacts humains très stimulants que font naître les voyages et les stages ailleurs, les échanges de professeurs et d'élèves, les congrès nationaux et internationaux pallient, pour autant, les difficultés intrinsèques et extrinsèques d'une culture médicale complète, jamais réalisable, mais toujours éminemment désirable. En d'autres termes, ce par quoi le médecin véritable se distingue du charlatan, de l'officier de santé supérieur, du technicien pur, ce en quoi il se spécifie pour ainsi dire, c'est précisément dans cette alerte incessante de l'esprit, dans cette préoccupation vigilante de tout savoir de son métier, dans cette quasi-nécessité d'être une voile

sensible à tous les vents des constatations et des découvertes nouvelles. Chacune est susceptible de guider son diagnostic et sa thérapeutique. Chacune peut éventuellement lui permettre de mieux comprendre et de mieux agir au bénéfice de son client d'abord, de la société ensuite.

On admettra que dans ces conditions, la culture médicale puisse accaparer tous les instants d'une vie, qu'une telle matière puisse remplir tout un crâne humain. Certains médecins le croient, qui s'enferment obstinément dans le petit cosmos de leur coquille et qui font l'adorable découverte du monde, dans le classique voyage autour de leur chambre. Cette claustration volontaire est d'ailleurs l'une des causes nécessaires de l'enrichissement matériel en médecine.

Mais, c'est un état nettement anormal, un gain de la profondeur au détriment de la surface ; ce qui n'est vraiment possible et peut être profitable que dans des limites et des acceptions restreintes. Charles Richet n'écrivait-il pas naguère : « C'est aux confins des sciences que se font les grandes découvertes ». Au demeurant, avant d'être médecin, on est homme. On ne peut pas ne pas le rester. Dès lors, selon le mot célèbre, rien de ce qui est humain ne saurait nous être étranger. A plus forte raison, puisque l'homme est l'objet de la médecine et que la médecine le rencontre, avec sa protéiforme culture humaine à la croisée de ses préoccupations journalières. Récemment, deux physiologistes connus ont, après tant d'autres, exprimé le sens profond de cette vérité vieille comme le monde. Bronck dit en substance : « Le milieu le plus important dans le milieu de l'homme, c'est l'homme ». Carrel précise : « Par la force de son psychisme, l'homme se fait un autre milieu auquel il devra répondre ». Ce milieu, né de l'homme pour l'homme est-ce autre chose que toute la civilisa-

tion matérielle, intellectuelle et morale ? Ainsi, qu'il le recherche ou non, le médecin est-il sans cesse plongé dans un intense milieu de culture générale, dont il subit l'action et sur lequel il agit, en tant qu'homme pour sûr, peut-être aussi en tant que médecin.

Car il est un fait certain : la médecine qui est une culture entraîne à la culture, comme le goût de la culture peut conduire à la culture médicale. C'est parmi les médecins que, proportionnellement, l'art et les sciences paramédicales sous toutes leurs formes, recrutent leurs adeptes et leurs admirateurs les plus nombreux et les plus fervents. Pour combien de nos confrères, la musique, la peinture, la sculpture, la littérature, la philosophie, n'ont-elles pas été, ne sont-elles pas encore de merveilleux violons d'Ingres ? Combien furent des transfuges de la médecine — Sainte-Beuve, Renaudot, C. Perron, Richer, Duhamel, etc. — qui apportèrent dans leurs nouvelles occupations la technique de leur formation précédente ?... Or cette propension des médecins à la culture générale apparaît dans tous les pays du monde. La beauté, comme la vérité, est universelle, et l'une et l'autre, comme le bien, sont de soi diffusibles. Cependant la réceptivité du médecin est à leur égard variable selon les pays. Elle s'avère d'autant plus grande, et cela se comprend, qu'on a, en tel endroit, poussé d'avantage le culte et la pratique des « humanités », qui soucieuses de l'homme en tant qu'homme, s'essaient de le saisir dans toutes ses manifestations. Par ailleurs, les œuvres aimées ou produites par les médecins de telle ou telle contrée n'ont jamais et ne peuvent pas échapper à la règle commune ; elles sont, à de rares exceptions près, la résultante et le choix d'une civilisation réalisée dans le concret, donc soumises aux données de race et d'ambiance. Et par suite, si, comme la culture médicale, la culture générale est en un sens universelle, elle est, beaucoup plus

que la première, liée aux conditions de temps, de personnes et de lieu...

Moins encore toutefois que la philosophie de la vie que tout homme, médecin ou non, porte en soi. A-t-on remarqué que les différentes doctrines sociales : totalitarisme, socialisme, démocratie de teintes variées, communisme, etc, ne germent pas avec une égale facilité partout, qu'il y a comme un état de réceptivité très diverse des milieux humains à leur endroit. Fleurissent-elles soudain quelque part comme des exubérances paradoxales, on découvre à l'analyse soignée qu'il y eut au préalable, sourde, inapparente, mais réelle et profonde, une modification fondamentale du terrain. L'ennemi ou l'étranger n'entre dans la place que par la force d'une trahison, ou par l'action d'une cinquième colonne. Aucun peuple, et partant aucun individu qui le compose, n'est absolument libre de son destin. Un peuple païen pensera et agira en païen, un peuple athée pensera et agira en athée, un peuple protestant et anglo-saxon concevra son existence sous le signe de sa langue et de sa religion. De même fera un peuple catholique et français. Certes, un peuple peut se modifier, changer son allégeance et sa foi, subir une infiltration culturelle différente, être assimilé, voir la vie sous un autre jour, concevoir et réaliser pour son compte une autre forme de civilisation. Tantôt pour le pire. Dans l'un et l'autre cas, il ne sera plus tout à fait lui-même. Et presque toujours, quand s'opère un tel changement, il ne s'agit pas d'un hiatus entre hier et demain, mais du produit naturel d'une lente évolution, du résultat d'une adaptation à des conditions physiques ou morales nouvelles, ou si l'on veut, de la floraison à même la sève du vieux tronc, d'un bourgeon original et neuf. Dès qu'un peuple a vraiment pris conscience de lui-même et dès qu'il a choisi ou accepté la formule de son être,

sa conception essentielle de la vie, sa réalisation d'œuvres variées sont marquées au coin d'un cachet distinctif. Tout ce qui est en lui, tout ce qui viendra en lui ne servira en dernière analyse qu'à la réalisation de ses fins essentielles. Et il est bien qu'il en soit ainsi. Et il est bien que l'individu, médecin ou non, qui est de ce peuple, qui a reçu en naissant le fatal héritage de ses innéités poursuive dans l'avenir la trajectoire de son passé.

Chez le médecin, il y a donc trois sagesses, celle de son métier, de sa culture générale, de sa philosophie de la vie... Trois sagesses dont la proportion relative, pour un individu donné, est extrêmement variable. Dans l'ordre de l'utilité pragmatique, il est clair que la première, celle du métier, prime toutes les autres. On ne demande pas au médecin, quand le ventre fait souffrir, une dissertation sur la peinture moderne, sur la philosophie de Nietzsche ou sur la mission providentielle de son peuple. Ce qu'on exige de lui, c'est un diagnostic précis et une thérapeutique adéquate, c'est en somme de faire descendre de la stratosphère culturelle, l'application concrète de sa science et de son art. Ce geste, tous les médecins l'accomplissent. Le rendement en est divers, pour sûr, car la culture médicale et l'habileté de tous les praticiens ne sont pas identiques. Mais, à qualités égales, je ne crois pas que jamais un chirurgien typiquement anglais ait procédé tout à fait comme un chirurgien franchement américain ou celui-là comme un chirurgien nettement français. Même plus, au sein d'une même école, deux médecins n'agissent pas selon un thème inexorable. Chacun met dans l'acte médical, sa touche personnelle, qui se marque dans le choix des moyens, dans l'ambiance créée, dans la forme de contact de médecin à malade, bref dans tout un ensemble d'impondérables dont la somme n'est pas indifférente au résultat recherché. Car, en fait, le médecin, pas plus

que l'avocat, le sociologue, le prêtre, etc, pas plus que l'homme de la rue n'échappe à la loi de la synthèse personnelle... A l'arrière plan de toutes ses pensées, de toutes ses actions, il y a toute sa personne. Dans son geste médical il y a, conscientes ou non d'elles-mêmes, toute sa culture générale, toute sa philosophie de la vie. Et cela, je le répète, n'est pas absolument indifférent pour le malade qui lui aussi, en plus de sa maladie, possède sa culture générale et sa conception de l'existence humaine...

Cela est encore moins indifférent quand le médecin fait office de sociologue. On l'a souventes fois répété : le médecin est, à un moment ou l'autre de son existence, le confident et le conseiller de presque tous ses clients. Il exerce sur eux, pour le mieux ou pour le pire, une influence indéniable et souvent décisive. Or, ce rôle de confident et de conseiller, voici que de plus en plus l'Etat lui demande de le jouer, au bénéfice de la communauté. Il n'y a guère besoin d'être prophète pour affirmer qu'après la guerre, la participation de la médecine, et partant du médecin, à la réorganisation et au fonctionnement de notre nouvelle vie sociale sera décuplée. Cela universellement. On verra alors maints faits, maintes théories, sortir de la cage dorée où nous les gardons présentement pour gagner les législatures et les codes. Faits et théories, venus de partout, universels comme la culture médicale, mais qui devront, dans l'application, se nuancer à la couleur des cultures particulières, se couler dans le moule des philosophies singulières de la vie, propres à chaque peuple, à chaque race. Or sur ce plan des applications sociales, la hiérarchie des valeurs change. La médecine n'est plus, comme la culture générale, qu'un instrument au service d'une conception supérieure. Et le médecin, tout en restant médecin, vaudra d'autant plus pour la société dont il est, pour qui il est, qu'il sera d'avantage l'homme complet,

produit de sa propre civilisation... De sa propre civilisation, toujours vivante, puisque capable de toujours assimiler l'extérieur en demeurant toujours elle-même.

Ce long exposé doctrinal — dont nous nous excusons — on le recevra différemment selon les milieux. Certains en nieront le bien fondé. D'autres n'y trouveront que le rappel d'une série de lapalissades. Nous dirions plus volontiers de vérités premières, de ces vérités premières que la fièvre des jours présents jette si facilement dans l'oubli. C'est une doctrine, non un dogme. Mais une doctrine que nous croyons vraie et riche de conséquences pratiques. Seule, par exemple, elle peut, dans les jours tragiques où la France nous manque, où l'assimilation anglo-saxonne et américaine s'annonce plus persistante, plus menaçante, conserver à notre médecine canadienne-française ses caractéristiques essentielles. Seule, elle peut assurer l'orthodoxie des directives sociales et légales que le médecin sera de plus en plus appelé à donner dans la cité future.

Antonio Barbeau

Le sens du fait juif

L'individu est ineffable. Chaque destinée humaine est un mystère. Et — toutes proportions gardées — il en est des peuples comme des individus, sauf que la perspective des premiers est seulement temporelle tandis que celle des derniers est éternelle. Or y a-t-il destinée plus extraordinaire que celle de ce petit peuple, issu des patriarches Abraham, Isaac et Jacob, transplanté en Egypte avec Joseph, et de là conduit par Moïse, émigrant dans la vallée du Jourdain (la Terre Promise) pour en faire sa patrie ; devenu un royaume glorieux sous David et Salomon ; puis soumis à toutes sortes de vicissitudes, luttes intestines, tracasseries de la part de ses petits voisins, envahissement par les grands conquérants, déportation même en territoire étranger ; finalement vaincu par les Romains en l'an 70 de notre ère, et éparpillé dès lors aux quatre vents ; mais toujours irréductible, toujours impérissable — malgré les persécutions les plus acharnées : tel un ver qui, coupé en morceaux, se survit en se multipliant d'autant — toujours mystérieusement vivace, singulièrement fécond et combien puissant ?...

C'est un fait : les Juifs ont continuellement été montrés du doigt, honnis, voire maltraités. Mais cette animosité contre les membres de la race judaïque s'est manifestée de multiples façons. Elle a connu des hausses et des baisses. Or, en notre temps, les persécutions antijuives sévissent avec une brutalité méthodiques en Allemagne, en Pologne, en Roumanie, en somme dans tous les pays dominés par les Nazis ; et il y a quelques mois, le gouvernement de la France vaincue décrétait plusieurs mesures antisémitiques ; ici et là, les influences judéo-maçonniques — réelles ou imaginaires — sont dénoncées ; certains magnats juifs

de la finance, de l'industrie ou de la politique voient les secrets de leur jeu percés à jour, leur véritable identité révélée et même leurs biens confisqués : certes ils ne l'ont point volé, ces suceurs du sang du pauvre — sortes de pieuvres internationales ! De toutes façons, il souffle un vent de tempête contre les misérables Israélites. Et la plupart des gens entonne le refrain de haine à leur endroit. Cette attitude est-elle justifiée et justifiable ?... Il serait téméraire en tous cas, d'opter sans aucune restriction sur un problème aussi complexe. Car, si une foule d'injustices, de perfidies, de crimes de toutes sortes sont imputables à des Juifs — et puis est-ce bien en *tant que Juifs* que certains Juifs sont méchants ? — il reste que, par ailleurs, tous les Juifs ne sont point des mécréants. Il y a, parmi eux, de braves citoyens dont le seul crime est d'avoir une dose de sang israélite dans les veines ; bien plus, nombre d'entre eux sont de pauvres gens qui n'ont rien à voir avec les forfaits de certains de leurs congénères et qui sont plutôt les victimes d'un état de choses pitoyable.

En outre, il y a tous les convertis, tous ceux qui, étant nés d'« Israël selon la chair » (I Cor., X, 18), sont « renés » (qu'on me pardonne — par référence au suggestif prénom de René — ce néologisme, qui est une traduction littérale du latin « renati ») « de l'eau et de l'esprit » (Jo., III, 5), tous ceux qui ont réassumé, pour leur compte personnel, cette vocation au Christ, qui était celle de tout leur peuple, le peuple messianique, et qui loin d'abdiquer leur personnalité juive l'ont, au contraire, réalisée dans toute sa plénitude en devenant chrétiens. Par exemple, on n'ignore point que le fondateur des Pères du Saint-Esprit est un Juif alsacien, le Vénérable Libermann. L'on sait aussi que deux autres Juifs convertis, les frères Théodore et Marie-Alphonse Ratisbonne, ont fondé les religieuses et les Prêtres-Missionnaires

de Notre-Dame-de-Sion, spécialement voués à l'apostolat d'Israël. Et, depuis un certain nombre d'années, le mouvement de retour au bercail de l'Eglise des brebis égarées de la Maison d'Israël semble prendre une tournure plus accentuée, faisant ainsi surgir des espoirs nouveaux. Et il serait bon de relire, à propos de tout cela, les fameux chapitres IX, X et XI de l'épître de saint Paul aux Romains. « Je dis donc : est-ce que Dieu a rejeté son peuple ? Non certes ! et en effet je suis moi-même Israélite, de la race d'Abraham, de la tribu de Benjamin. Non, Dieu n'a pas rejeté son peuple, qu'il a discerné d'avance... Je dis donc : ont-ils trébuché de façon à tomber à plat ? Non certes, mais grâce à leur chute, le salut est parvenu aux Gentils, afin de les rendre jaloux. Or si leur chute est une richesse pour le monde, et leur déchéance une richesse pour les Gentils, que ne sera pas leur plénitude ! Or je le dis à vous, nés parmi les Gentils : en tant même que je suis apôtre des Gentils, je fais honneur à mon ministère, dans l'espérance de rendre jaloux ceux de ma chair, et sauver quelques-uns. Car si leur rejet a été la réconciliation du monde, que sera leur réintégration, sinon la résurrection des morts ?... Car je ne veux point, frères, que vous ignoriez ce mystère, afin que vous ne soyez pas sensés pour vous seuls : c'est que l'endurcissement n'a été le fait d'une partie d'Israël que jusqu'à ce que la masse des Gentils soit entrée. Et ainsi tout Israël sera sauvé, comme il est écrit : *Le libérateur viendra de Sion, et il écartera les impiétés de Jacob ; et ce sera mon alliance avec eux, lorsque j'enlèverai leurs péchés* » (Rom. XI, 1-2, 11-15, 25-27).

De sorte que le trop célèbre dilemme : pour ou contre les Juifs, cette affaire à la mode de l'antisémitisme et du prosémitisme, n'est qu'un faux problème ou du moins un problème mal

posé. Car d'abord, les Sémites ce sont tous les descendants de Sem, donc autant les Arabes, les Syriens, etc... que les Juifs. Ensuite les Juifs sont nos frères en Adam, ce sont des hommes comme nous, et si nous pouvons haïr leurs défauts et leurs méfaits, nous ne devons jamais haïr leurs personnes, chacune d'elles étant, comme la nôtre, créée à l'image de Dieu, rachetée par Jésus-Christ et destinée au bonheur éternel. Puis il y a ceci : toute notre civilisation occidentale, dont nous sommes si fiers, est due en majeure partie à l'influence du christianisme, lequel tire son origine de Jésus, fils de David et fils d'Abraham, et fut introduit en Europe par des Juifs, les apôtres Pierre et Paul. Il est des choses qu'un homme n'a pas le droit d'ignorer, et il est des choses qu'un chrétien ne peut pas ne pas respecter. Or Notre-Seigneur et sa Mère, la Vierge Marie et saint Joseph, sainte Anne et saint Joachim, saint Jean-Baptiste, les douze apôtres, Luc et Marc, Marthe et Madeleine, saint Etienne, les saints Innocents, en somme tous les plus grands saints du calendrier, sont bel et bien des Juifs. Sans oublier tous les Justes de l'Ancien Testament, en particulier les Patriarches et les Prophètes. Et sans compter que la Bible en entier fut écrite par des Juifs, que toute notre liturgie est nourrie d'apports juifs, qu'en définitive, selon la parole du Christ, « le salut vient des Juifs » (Jean, IV, 22).

Pourtant, lorsqu'un écolier, par exemple, étudie l'Histoire Sainte, c'est-à-dire l'histoire du peuple de Dieu ; lorsqu'il lit dans les Evangiles la vie de Jésus, avec autour de lui ses apôtres et ses disciples ; lorsqu'au début de l'histoire de l'Eglise, il est renseigné sur l'héroïsme des premiers chrétiens : se doute-t-il vraiment que tous ces hommes qu'il admire et qu'il vénère, eh bien ! ce sont des Juifs authentiques comme ceux de 1942,

qu'il apprend à exécrer dès qu'il commence à les connaître ?... Enfin, l'on ne saurait oublier — soit dit en passant — que l'antisémitisme a été condamné par un décret du Saint-Office (25 décembre 1938). J'irai même plus loin. J'ajouterai qu'il est de notre devoir comme catholiques, de nous intéresser à la conversion des Juifs, au moins en priant pour eux. D'ailleurs rien de plus conforme aux intentions de l'Eglise. Et voici à titre d'illustration, l'émouvante supplication que celle-ci fait monter vers le ciel au matin du Vendredi Saint. « Prions aussi pour les Juifs infidèles, afin que notre Dieu et Seigneur enlève le voile de leurs cœurs et qu'eux aussi reconnaissent Jésus-Christ Notre-Seigneur. Dieu tout-puissant et éternel qui ne repoussez pas de votre miséricorde les Juifs infidèles, exaucez les prières que nous vous adressons pour ce peuple aveuglé, afin que, reconnaissant la lumière de votre Vérité qui éclate dans le Christ, ils soient arrachés des ténèbres où ils sont plongés ».

Cependant tel n'est point précisément l'aspect que je m'étais proposé d'envisager ici. Le salut des Juifs, en effet, reste d'ordre individuel, en ce sens que la béatitude éternelle s'adresse à une personne et non pas à un peuple. Or, le point d'interrogation qui vient se dresser devant notre esprit s'avère d'une portée plus générale. Il concerne plutôt le peuple juif que chacun des Juifs en particulier. Il s'agit de ce que j'appellerais l'énigme juive ou le mystère d'Israël.

Le seul fait que, depuis des siècles, les Juifs soient l'objet d'un si grand nombre d'écrits, de discours et de controverses, est déjà très significatif. Qu'on le veuille ou non, qu'on soit sympathique ou antipathique, il existe un problème juif. Et même il existe avec un relief si saisissant que personne ne saurait se vanter d'y demeurer indifférent. Le Juif est partout, on le ren-

contre partout. Type qui est un paradoxe vivant : homme sans patrie et faisant sienne celle des autres ; à la fois assimilé et non assimilable — éternel « Juif errant » ! Mais toujours identique à lui-même. Et qui ne connaît, pour employer un terme vague, le dynamisme des Israélites ? Leur patience au travail, leur endurance, leur ténacité, leur esprit débrouillard, leur facilité de s'adapter à n'importe quelle situation ?... On les trouve occupant des positions à tous les degrés de l'échelle sociale, mais ils sont de préférence banquiers ou financiers, marchands ou boutiquiers, commerçants, négociants ou trafiquants. Actuellement, les descendants des Hébreux sont environ 16 millions dans le monde entier : c'est relativement peu. Et il faut tenir compte de leur immense dispersion, car — mis à part le récent mouvement sioniste, dont les résultats sont encore précaires et dont la portée en tout cas semble devoir rester plutôt restreinte — c'est toujours la *Diaspora*. Malgré tout, nous sommes témoins de ce prodige, qui est comme un défi permanent à toutes les vraisemblances naturelles comme à toutes les malveillances humaines : la survivance juive. Or ce prodige — *le miracle d'Israël* — pourrait constituer, avec le miracle de l'Eglise et tous les autres miracles, l'une des preuves de la divinité du Christianisme.

En effet, quand je cherche à pénétrer la signification profonde d'un tel phénomène — le plus étonnant, peut-être, de toute l'histoire humaine — je ne puis guère aboutir qu'à ceci : à savoir que le problème juif est avant tout un problème d'ordre surnaturel. C'est qu'en vérité, il est inexplicable tant que l'on reste sur un plan purement naturel. Il faut décidément faire appel à une intervention divine. En somme, pour situer ce problème dans son véritable contexte et pour, sinon en comprendre, du moins en entrevoir le sens et la portée, il faut juger en chré-

tien : c'est-à-dire « croire en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, et en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre-Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie... » Car le nœud de toute l'aventure juive, c'est, à n'en point douter, la naissance de Jésus. Jésus, Messie annoncé dès l'origine du monde (Genèse, III, 15), prédit par les prophètes, espéré par toute la nation hébraïque, mais officiellement renié par elle et mis à mort — pour devenir aussitôt le centre d'une religion nouvelle, le Christianisme succédant au Judaïsme, l'Eglise remplaçant la Synagogue, la réalité se substituant aux figures. De sorte que les Juifs se trouvent à croire — comme nous — en un seul Dieu, créateur et rémunérateur : et c'est même par leur intermédiaire que nous, chrétiens, nous tenons cette primordiale vérité religieuse, puisqu'ils furent les gardiens du monothéisme primitif, à travers les peuples païens encombrés d'idoles de toutes sortes ; mais ils se distinguent de nous quant à cette autre vérité, non moins capitale, et qui est la clef de voûte du Christianisme, et qui était la raison d'être en même temps que l'aboutissement normal du Judaïsme : à savoir la divinité de Jésus-Christ. En niant que ce Jésus, issu de leur race, fut le Fils de Dieu et Dieu lui-même, les Juifs sont restés en route... Figés dans leur aveuglement, gens « au cou raide, à la nuque dure » (Exode, XXXII, 9 et XXXIII, 3) ; mais en même temps ballotés par tous les contre-coups de cette trahison à leur vocation religieuse.

Et ce peuple minuscule, qui a toujours fait groupe à part et qui se distingue de tous les autres peuples ; qui conserva farouchement, à travers bien des péripéties, la croyance au Dieu unique et le dépôt authentique de la Révélation ; mais qui, depuis la mort du plus illustre de ses enfants et précisément pour avoir

méconnu la mission divine de Jésus, s'est vu frustrer de ses prérogatives de peuple élu, de peuple choisi de Dieu, j'oserais dire de peuple-prêtre, ce même peuple est devenu depuis lors, à travers les âges et parmi les nations, il est devenu en quelque sorte le peuple-martyr de l'humanité, continuant ainsi, mais à rebours, à être le témoin de la Divinité. Or, cette espèce de malédiction qui poursuit les Juifs sans relâche, en quelque coin du globe où ils se réfugient, elle n'est autre que celle même appelée sur leurs têtes par leurs propres ancêtres, meurtriers de Jésus de Nazareth : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants » ! (Matt., XXVII, 25). Terrible imprécation, qui se réalise depuis 19 siècles avec une stupéfiante exactitude ! Car désormais, ceux qu'on nomme avec mépris des Juifs (la Juiverie), disséminés par toute la terre et sans cesse inquiets, seront en butte à l'hostilité universelle, tant que leur front restera marqué du signe rouge.

Etrange phénomène (qu'il ne faudrait pas trop généraliser, mais qui en tout cas caractérise bien une portion fort représentative sinon la majorité des Israélites) : les adorateurs du vrai Dieu sont devenus — par vocation manquée, j'allais dire par contre-vocation — les esclaves du monde et de ses idoles, en particulier du Veau d'or. Transposition du plan spirituel au plan temporel ! Quoi qu'il en soit, le châtiment de la nation déicide est toujours là devant nos yeux. Son châtiment, mais en même temps son rôle unique dans l'économie de la Rédemption.

Israël apparaît, parmi nous, comme un signe de contradiction. Et sa présence, inévitable et redoutée, demeure comme un rappel incessant de cette *autre* Présence, trop souvent méconnue, mais indispensable et divine.

Marcel-M. Veilleux, O. P.

Pilotes de raids

Il s'agissait ce jour-là de franchir, dans un avion minuscule et rudimentaire, la plus longue distance possible en ligne droite, sans escale. C'était Noël et l'épreuve devait être accomplie avant le 31 décembre. Dans les hangars transpercés par le vent glacial, mécaniciens et ingénieurs s'affairaient ; des réservoirs supplémentaires étaient installés partout, et, tour à tour, on essayait, dans la carlingue réduite aux dimensions d'un trou de rat, les plus petits formats d'homme.

Le pilote, soucieux de tout, revoyait les calculs avec les ingénieurs et pesait les compromis toujours nouveaux de ses chances de succès ou de catastrophe. Rude métier que celui de pilote de raid ! Si le vol à voile demande à ses champions les sens les plus délicats pour capter les souffles les plus imperceptibles, affinant ainsi en eux l'émotion artistique, si le pilote d'essais doit avoir la force d'âme capable d'affronter vingt fois par jour la mort violente, le pilote de raid doit ajouter à ces qualités déjà rares celles d'un technicien accompli, d'un froid calculateur et d'un terrible lutteur.

Remplacera-t-on cet encombrant mais solide raidissage d'aile par un réservoir-caisson alourdissant encore la machine mais donnant la chance de tenir en l'air deux heures de plus ? A la place de ce capotage efficace mettra-t-on un bidon extérieur larguable, moins bien profilé mais ajoutant encore trente minutes de vol ? Cet instrument de bord, variomètre ou barographe, utile mais lourd, ne pourrait-on pas le supprimer sans accroître à l'excès les risques de l'équipage ? Cette soute des vivres, déjà minuscule, ne pourrait-elle pas être combinée avec celle des cartes aériennes ? Ici entre les jambes du pilote ne pourrait-on pas placer un tout petit compas de route ? Autant de questions

que le pilote soulève, étudie et résoud dans une discussion parfois chaude mais toujours cordiale avec les ingénieurs. Le temps presse et les concurrents s'annoncent redoutables.

Le pilote, devenu comme le bouc émissaire de tous les techniciens qui veulent autant que lui gagner l'épreuve, voit ses aises réduites, son confort sacrifié, l'emplacement de ses jambes raccourci, ses vivres rognées, ses instruments simplifiés... On parle même de lui faire larguer ses roues dès le décollage comme on fit pour Nungesser et Coli... Alors, là, c'est trop. « Vous voulez décidément me faire casser la figure !... » grogne-t-il, bourru. Mais il sait bien qu'au fond tous ces calculateurs pensent : « Avec lui on peut y aller. Il connaît sa machine à fond et saura décoller même sans rien voir et sans instruments. Les frémissements de l'avion lui suffiront pour connaître le moment exact où il devra, à la limite du terrain, solliciter doucement son appareil pour lui faire quitter le sol en rasant les piquets de clôture. Pendant les longues heures de vol, il saura certainement s'accommoder des instruments strictement nécessaires et grâce à son prodigieux entraînement suppléer à leurs insuffisantes informations. Les vivres seront rares, mais il a su déjà tenir plusieurs jours avec quelques biscuits... Quant au froid terrible qui va le tenailler pendant d'interminables heures d'immobilité, dans une carlingue ouverte, à travers les altitudes glacées, il pourra le supporter grâce à sa robuste constitution et éviter la syncope... »

Au fond, lui aussi pense la même chose. Et tous, fiévreusement, coupent, rognent, soudent des réservoirs et ajoutent des tuyaux, allègent et alourdissent tour à tour. Ils arrivent ainsi à mettre au monde une mécanique inquiétante, méprisant dans ses formes et dans ses dimensions les principes mêmes de la sécurité, n'offrant pour toute habitation que deux trous exigus encombrés

de tubes et de commandes. C'est là que le pilote et son passager, un bout d'homme de rien du tout, devront se placer, sans espoir d'y pouvoir faire le moindre mouvement pendant toute l'équipée.

Aux heures de solitude dans son bureau, le pilote déchiffre les messages de la météo et crayonne de nouvelles routes célestes sur les cartes bleues. Les régions d'orage sont marquées par ces innombrables fléchettes mystérieuses qui se précipitent vers les centres de dépression comme des anguilles vers la proie du vivier. Les chiffres verts, donnant l'altitude des points culminants, tyrannisent eux aussi le pilote. Il ne doit pas oublier que le plafond d'une machine surchargée est vite atteint. Que le vent souffle au sud, on pourra suivre cette vallée sans coupure, mais risquer, s'il faiblit, d'être en panne avant le rivage de l'Afrique et de se perdre dans l'impitoyable mer bleue. Qu'il souffle au nord et l'on devra chercher un lieu d'atterrissage à travers les bois scandinaves. S'il nous pousse vers l'ouest, il faudra perdre quelques heures à contourner ces hauts monts insurvolables au départ et risquer de périlleux accueils sur les plateaux espagnols... Tour à tour les routes difficiles sont reprises, au caprice du vent incertain de l'hiver.

Chaque soir, à l'heure où les autres dorment ou s'amusent, le pilote étudie encore les itinéraires possibles. A quatre pattes dans son salon dont les tapis et les divans disparaissent sous les cartes étendues, il modifie avec précaution les routes les plus probables et apprend les détails des grandes cartes qu'il ne pourra emporter : à Montfort, les pylones de T. S. F. et à Chartres, la Cathédrale qu'il faudra éviter ; aux Pyrénées, le passage de Puigcerda et aux Alpes la trouée de Moretz qu'il faudra retrouver ; les monts de Ligure ou les plateaux de Lograno qu'il faudra fuir ; les rivages andalous ou la vallée du Danube

où l'on peut atterrir... La tête lourde de tant de noms, rêvant des plus belles équipées, le pilote s'attarde à veiller pendant que sa femme prie en silence près d'un berceau paisible.

* * *

La nuit pâlit, quelques falots s'agitent sur le terrain où une forme mystérieuse cahote sur la terre gelée. L'avion gagne lentement le fond obscur de la piste. Seul avec son passager mal affermi, le pilote recueille, avant de s'élancer, les dernières odeurs de la terre qu'il va quitter pour un interminable voyage. Après cette boue et ce gel, sur quels sables brûlants marchera-t-il de nouveau et sur quels rivages inconnus sa frêle machine va-t-elle le faire échouer à l'aube prochaine ? Les braves compagnons, et la chaude maison, et l'épouse bien-aimée, et le petit enfant qui dort, tous ces êtres chers sont déjà séparés de lui par le brouillard glacé qui l'enveloppe comme un linceul et le fait frissonner. A Dieu vât ! Le moteur ronfle et la machine tangue sur la piste durcie. Tout au loin clignotent, à travers le brouillard, les deux feux qui marquent le passage des basses clôtures... Ils étaient bien loin tout à l'heure encore, mais comme ils arrivent vite et comme l'avion est lent à prendre sa vitesse. Quelle inquiétante inertie ! Les feux sont presque là et je ne sens pas encore le grattement significatif des roues soulagées. Malgré la peur de ces maudites barrières qui m'affolent, je dois laisser mon appareil courir encore... Les voilà ! Les voilà ! Je ne décollerai donc jamais ! Si je heurte, je flambe comme une torche. Ces lanternes, les voilà, les voilà ! Seigneur, soulevez-moi ou je vais m'écraser. Par un geste instinctif ou grâce à une rafale providentielle, la machine quitte lourdement le sol, non sans frôler dangereusement les palissades ni sans raser la mince file de spectateurs,

invisibles jusque-là. Qui a bien pu faire connaître mon départ alors que je refusais toute publicité ? Ce ne peut être que cet animal de Guéry, ce Guéry, fidèle et plein d'admiration, qui veut absolument me faire connaître. Comme si ça en valait la peine. Il en sera quitte pour sa peur, car je suis sûr qu'il est plus encore que moi terrifié par cet envol parfaitement tangent, où l'avion touche presque les broussailles des prairies, contourne les arbustes qu'il ne peut survoler, fait un grand cercle pour éviter la forêt insurmontable et disparaît enfin dans la grisaille de la vallée de Bièvres.

Maintenant seul avec son compagnon derrière lui, le pilote mesure calmement le péril : les charges excessives d'essence empêchent l'avion de prendre la moindre altitude ; les réservoirs ajoutés à l'extérieur freinent la machine qui s'enfonce parfois mollement, perdant ainsi les quelques pieds d'altitude péniblement gagnés. La moindre manœuvre nerveuse ou une traction trop hâtive sur la commande de profondeur se traduirait immédiatement par la perte de vitesse, l'écrasement au sol et l'embrasement général. Immobile et bien maître de lui, le pilote attend. Il sait qu'il peut sortir à l'instant de cette terrible angoisse : il lui suffirait de crier à son compagnon qui ajuste ses lunettes : « Larguez deux bidons ». L'appareil allégé prendrait aussitôt l'altitude salvatrice. Mais il sait aussi que s'il largue cette essence il réduira sa course. Alors comme un patient sous le scalpel, il serre les dents et continue froidement à jouer avec la mort.

Le jour grandit. Avec un moteur plein-gaz dont il est sûr, le pilote se glisse le long des vallées et se faufile entre les masses boisées. Puis acculé dans une impasse, le voilà qui se risque au-dessus d'une forêt dont les branches égratignent presque son fuselage. Le moteur tient sans faiblesse et dans son cœur le

pilote lui envoie tous ses vœux : « Tiens bon, vieux compagnon. Si tu lâches seulement d'un tour, nous sommes tous perdus ». La forêt s'éclaircit et la Loire apparaît. Tout le monde dort encore sauf ce pêcheur qui pousse sa barque et pourrait presque nous toucher avec sa perche. Enfin la plaine ! On va s'en tirer ! Le premier réservoir, vidé déjà par cette course à plein-gaz, s'écrase au bord d'une route et l'avion libéré tire sur la main du pilote comme un cheval impatient. La montée commence. Désormais rassuré, le pilote se cale bien et commence à rêver.

Le plus dangereux est fait, mais tout n'est pas fini. Ce terrible décollage et cette marche rapide pendant deux longues heures ont brûlé plus d'essence que je n'avais prévu. Comment va se terminer cette équipée ? Le froid déjà me pince et mes mains engourdies pourront-elles jusqu'au bout accomplir les manœuvres nécessaires ? La faim va me prendre aussi. Comment pourrai-je, avec cet accoutrement rigide, atteindre le coffre à l'arrière de mon siège ? Mon compagnon est bien calme. Le pauvre enfant ne se doute pas que dans quelques heures l'air raréfié, le froid, la fatigue, la faim, l'immobilité vont le plonger dans une demi-somnolence. Alors il ne pourra m'être d'aucun secours... Seul désormais, absolument seul, avec ce paquet de sable, je dois veiller à tout : à cette aile qui frémit, à ce moteur qui ronronne doucement mais pourrait me lâcher, à ces instruments incomplets qui m'obligent à deviner ce qu'ils n'indiquent pas, au parcours difficile au-dessus d'une terre méconnaissable. Pourtant je suis passé bien des fois dans ces parages. Ces pays m'étaient familiers. Mais déjà, par moments, je n'y reconnais plus rien. Ce fleuve immense ne peut pas être la Loire laissée déjà derrière nous. La Garonne est loin encore. Alors, quelle est cette eau nouvelle ? Me suis-je fourvoyé ou bien n'est-ce là qu'un

ruisseau démesurément grossi par les dernières pluies ? Ces gros monts à droite me rassurent. Je les survole à peine et, par mon altimètre qui indique 2 000 pieds, je me devine près de Limoges. Où donc est la ville ? Cette grisaille matinale me l'aurait-elle cachée ? Suis-je passé trop à gauche ? Je n'ose appuyer davantage sur la droite car la brume perfide peut me cacher les hauteurs de Millevaches qui doivent être toutes proches maintenant et sur lesquelles j'irais m'écraser. Il y a deux ans, par une manœuvre de ce genre, Génin se brisa sur les Pyrénées. La montagne devient rude et Dieu veuille que j'en sorte, car la panne par ici serait la mort sans phrase. Pourvu que la glace n'alourdisse pas trop la machine et ne me plaque pas au sol comme Le Brix en Sibérie. Si tout va bien, dans quelques heures ce sera le vol monotone sur la mer. Pendant toute la nuit je devinerai, au-dessous de moi, l'eau sombre où la défaillance d'un boulon pourrait me plonger sans témoin. Mermoz y est resté... Mais, si rien n'arrive, l'aube de demain me verra aborder un rivage inconnu. Mon avion sera peut-être détruit sur la plage par le choc contre une pierre. Alors, laissant là cette carcasse désormais inutile, nous essaierons par une longue marche de rejoindre les hommes. J'ai bien froid déjà et ma jambe engourdie ne m'obéit pas. Le risque de ne plus pouvoir diriger l'avion m'affole tout à coup et je lâche les commandes pour soulever à deux mains ce genou gelé. Mes doigts dégantés quelques instants saignent de froid et de blessures faites par la carlingue trop étroite. Inutile de s'attarder à ces petites misères : il faut encore tenir vingt heures et aller jusqu'à la dernière goutte d'essence.

Le ciel maintenant laiteux laisse passer les premières lueurs d'un soleil hésitant. Les bêtes comme les hommes vont parcourir la terre à la recherche de leur pain quotidien. Pendant que je

tracerai dans un ciel solitaire le sillon impeccable de mon vol rectiligne, le cultivateur arpentera de ses sabots sonores les ornières durcies, rocailleuses. « Cher frère paysan, le bruit de mon moteur sera plus fort que les claquements de tes sabots. Dans ta marche tranquille tu regarderas sans doute ma fuite éperdue dans ton grand ciel gelé. Regarde bien, homme obstiné, cet autre cultivateur têtu. Dans un champ limité tu plantes et sèmes sans cesse, confiant dans le Créateur. Le rude hiver couvrira ton vieux patrimoine. Mais ton cœur est tranquille, car tu sais de quelle graine tu as semé ton champ. Courage. Sème et resème encore, envers et contre tout. Peut-être tes voisins t'ont-ils traité de vieux fou. Mais je connais ton cœur et sais qu'il ne fléchira point. De longs jours glacés rendront inertes pour un temps les bonnes graines ancestrales. Un printemps viendra et son débordement de jeunes pousses éclatantes remplira comme un chant toute cette terre aujourd'hui dévastée. Tes fils se réjouiront et ton cœur de grand-père pourra se reposer près de tes petits-enfants. Et moi pendant ce temps je poursuivrai ma route. Par-dessus les mers, je volerai jusqu'à l'aube. Sans calcul et sans haine, je pourrai parcourir des terres pauvres d'amour et de parfaits déserts. L'heure viendra où je poserai mes ailes engourdies sur une terre fraternelle. Riche d'un pur froment dont tu sus me nourrir, je viendrai pour donner le trésor de vingt siècles de labours, que tu m'avais confié. Comme tes missionnaires, des terres brûlantes d'Afrique jusqu'aux huttes glacées de l'Arctique, livrent leur cœur ardent comme des propitiatoires, je donnerai sans compter le peu qu'il restera dans mes coffres troués, des graines impérissables que Dieu prête aux Français pour qu'ils volent les semer par toute la terre ».

Gaston Lavoisier

Directives pratiques

Notes de théologie pastorale

Des fautes commises dans l'état de demi-sommeil.

Quand sommes-nous à l'état de veille ? Quand sommes-nous à l'état de demi-sommeil ? La réponse à cette question peut encore faire l'objet d'études et d'expériences nombreuses et variées de la part des psychologues de toutes nuances. Nous ne l'envisagerons ici qu'au point de vue moral, dans l'espérance d'éclairer bon nombre de consciences inquiètes.

L'état parfait de veille est celui pendant lequel les impressions venues, soit du dehors soit du dedans, sont perçues par les sens ou par la pensée et où il est possible d'agir volontairement. L'état de sommeil se définit par la suspension de toute activité psychique qui relève des opérations propres à l'âme raisonnable. Pendant le sommeil les fonctions de la vie végétative s'exercent seules : la circulation, la respiration, la digestion, etc. A l'état de sommeil se rattache l'état de rêve caractérisé par l'usage partiel et fragmentaire de certaines facultés sensibles. Entre l'état de veille et celui de sommeil complet l'âme peut passer par une infinité de degrés de lucidité.

Or c'est une vérité certaine en théologie que l'homme ne peut commettre aucune faute grave sans un mouvement parfait de sa volonté décidant, en toute connaissance de cause, de son attitude vis-à-vis de la loi. D'où il suit que les fautes commises dans le demi-sommeil ne peuvent être que vénielles et que leur degré de vénialité varie selon le degré de perfection du consentement, selon l'exercice plus ou moins libre de la volonté.

Je fais ici abstraction du volontaire dans la cause (jugement formulé à l'état parfait de veille avec connaissance des conséquences possibles et probables dans le demi-sommeil ou le som-

meil complet). Je ne considère pas non plus le cas des consciences trop larges qui ont pris l'habitude de considérer tous les doutes en leur faveur et de se raccrocher à la moindre circonstance pour excuser ou légitimer la satisfaction de n'importe quel appétit. Je ne veux considérer que les consciences normales habituellement ordonnées au bien et qui déplorent sincèrement à l'état parfait de veille les fautes qu'elles croient avoir commises dans un état voisinant le sommeil. Il ne s'agit pas non plus de l'état certain de rêve. Dans l'état de rêve, même si la mémoire enregistre plus ou moins fidèlement les sensations, jamais la moralité des actes ne parvient à la conscience claire. Celle-ci peut ensuite s'inquiéter à l'état de veille, mais comme le rêve est parfaitement discernable, un jugement sain doit dissiper entièrement ces doutes.

Mais quand est-on à l'état de veille ? Quand est-on à l'état de demi-sommeil ? En pratique le pénitent et le confesseur devront juger du demi-sommeil d'après les signes suivants : a) S'il s'écoule entre notre désir de sommeil et le sommeil véritable, un temps beaucoup plus prolongé que celui qu'exige habituellement un état normal. Dans cette circonstance il se produit toujours un certain engourdissement des facultés sensibles et il y a tout lieu de croire que la volonté perd plus rapidement sa force de commandement que l'intelligence sa lucidité, de telle sorte que le sujet peut encore percevoir assez clairement la malice de ses actes, quand sa volonté a déjà perdu sa force normale de résistance, ou de commandement ; b) dans les instants qui suivent immédiatement le réveil ; alors nous pouvons présumer que les circonstances sont les mêmes ; c) quand le pénitent affirme sincèrement qu'à l'état parfait de veille, il n'aurait jamais commis telle faute. Il est évident dans ce cas que l'acheminement vers le sommeil a lié au moins partiellement le libre exercice de sa volonté.

En pratique, comme nous ne pouvons juger avec sécurité que de l'état certain de veille et de l'état certain de rêve, les fautes commises dans l'état de demi-sommeil entrent dans la catégorie

des fautes douteuses et doivent être considérées comme telles tant du côté du pénitent que du côté du confesseur. Lorsqu'il s'agit de consciences scrupuleuses ou trop larges la présomption de demi-sommeil devra être diversement interprétée.

A. Saint-Pierre, O. P.

Les romans à l'Index.

Un lecteur de la *Revue Dominicaine* nous écrit : « Je ne réussis pas à mettre d'accord le *Répertoire alphabétique de 9 000 auteurs* de G. Sagehomme, S. J. avec le catalogue officiel de l'Index. Voici ma difficulté. Dans le catalogue de l'Index, je vois que les romans de Balzac, Dumas, père et fils, Sand, etc., sont nommément condamnés par la formule *omnes fabulæ amatoriæ*. Or Sagehomme, à s'en tenir aux sigles qu'il emploie, permet de lire plusieurs romans de ces auteurs en question ».

Votre difficulté provient de la façon dont vous comprenez la formule *omnes fabulæ amatoriæ*. Elle n'a pas le sens absolu que semblent indiquer les termes mêmes employés. Pas plus d'ailleurs que cette autre formule du même catalogue, *opera omnia*, accolée au nom d'Anatole France, par exemple. Ces deux expressions sont semblables et admettent des exceptions.

En ce qui concerne l'expression *omnia opera*, on trouve une explication autorisée dans la préface du catalogue de l'Index de 1925, page XVII. Elle dit à peu près ceci : lorsque tous les écrits d'un auteur sont atteints par une condamnation globale, *omnia opera*, on n'est pas téméraire d'estimer que tel ou tel ouvrage de cet auteur échappent à la condamnation, pourvu toutefois que ces ouvrages ne soient pas atteints par un décret général ou par un décret particulier. Quant aux écrits postérieurs à la condamnation, qu'il s'agisse de volumes faisant partie d'un même ouvrage ou de livres différents, le même texte, page XX, dit qu'ils ne sont pas atteints par le décret, mais seulement sont considérés comme suspects et présumés à juste titre tomber sous quelqu'un des

décrets généraux, à moins que le repentir bien connu de l'auteur ne fasse céder cette présomption.

Sur le sens de l'expression *omnes fabulæ amatoriæ,* la préface du même catalogue ne fournit aucune explication. Pouvons-nous dès lors lui donner une interprétation analogue à la formule plus générale *omnia opera,* et admettre des exceptions ? Il semble bien, car dans une occurrence semblable, il faut recourir aux lieux parallèles, ainsi que l'exigent les lois d'interprétation du code. Nous croyons donc que la formule *omnes fabulæ amatoriæ* ne doit pas avoir un sens plus absolu que la clause *omnia opera.* Si à la condamnation des œuvres d'un écrivain par la formule *omnia opera* échappent les écrits non atteints par décret général ou par décret particulier, ainsi que nous l'avons expliqué, à la condamnation globale de l'œuvre romanesque d'un romancier échappent ceux de ses romans qui ne sont pas des romans d'amour impur, ou des récits formellement obscènes.

Qui alors fera connaître les exceptions ? Des critiques dont il n'y a pas lieu de mettre en doute l'honnêteté [1]. Vous pouvez certainement recourir à Sagehomme ou encore à l'ouvrage bien connu de l'abbé Bethléem : *Romans à lire et Romans à proscrire,* et à *La Revue des lectures.*

Raymond Charland, O. P.

---

1. N. D. L. R. — Le R. P. Raymond Charland, O. P., a traité plus au long cette question dans son livre sur l'Index.

Le Sens des Faits

Le Canada et la guerre du Pacifique.

Plus que tout autre événement survenu jusqu'ici, l'entrée en guerre du Japon, a semé le désarroi dans les esprits. Sans doute, faut-il attribuer cette inquiétude à l'ampleur des opérations militaires en cours, à leur caractère aéro-naval et aux circonstances particulièrement dramatiques qui ont marqué le début des hostilités. Peut-être aussi, est-ce le fait que la guerre européenne, pour déconcertante qu'elle soit, ne manque pas de précédents qui donnent l'illusion du connu et du prévisible ; tandis que la guerre du Pacifique, mettant en jeu des forces que nous connaissons mal, pose à l'esprit des problèmes dont plusieurs données lui échappent.

Il n'y a, en tout cas, guère de circonstances qui soient autant de nature à provoquer des spéculations. Comment l'issue du conflit européen va-t-elle en être modifiée ? Assistons-nous au prélude inquiétant de l'intégration et de l'essor des races jaunes ? Quel sera le sort des Indes ? Jusqu'à quel point ce conflit va-t-il marquer la conscience du peuple américain et son destin politique ? Surtout, de quelle manière le Canada sera-t-il affecté ? De toutes ces interrogations nous ne retiendrons que celle qui a trait aux effets probables de la guerre du Pacifique sur la politique canadienne.

Il est indéniable que le conflit en cours nous rend la réalité de la guerre plus concrète que la bataille de l'Atlantique ne l'a fait.

La chose peut surprendre au premier abord, car, en somme, nos intérêts en Asie sont relativement minimes et les opérations militaires qui se déroulent dans le Pacifique s'effectuent bien plus loin de nos côtes que celles dont l'Atlantique est le théâtre. Pourtant l'ouverture des hostilités a provoqué chez nous le sentiment physique que nous étions immédiatement menacés.

Cette inquiétude qui a envahi l'âme canadienne est extrêmement significative : elle laisse présager l'intérêt sans cesse grandissant que nous prendrons aux réalités internationales. Les terribles effets qu'auront eu pour nous les événements des der-

nières années nous auront appris qu'il est désormais impossible d'ignorer ce qui se passe dans le Monde. Il semble bien que l'époque de la splendide indifférence à l'égard de la politique d'Orient ou d'Europe sera révolue, aussi bien pour nous que pour nos voisins.

La leçon de cette guerre sera de nous avoir fait accéder plus avant dans l'idée de solidarité internationale, idée qui deviendra surtout féconde après la liquidation du conflit actuel. Rapprocher de nous les réalités internationales pendant la guerre, n'est-ce pas en effet, les rapprocher pour l'après-guerre alors que nous aurons à contribuer à l'équilibre d'un monde dont l'établissement nous aura coûté tant de sacrifices.

Il est désormais possible de prévoir que l'opinion publique canadienne sera plus disposée à voir notre pays assumer sa part de responsabilités dans l'édification de l'après-guerre ; il apparaîtra logique aux Canadiens, après avoir accepté une politique de participation à la guerre, de réclamer également une politique de participation à la paix.

Cette guerre nous aura permis d'ajouter aux instruments permanents de notre politique, entre autres choses, un appareil militaire et des accords américains qui nous aideront à atteindre nos objectifs de paix et de liberté dans le monde, objectifs considérés désormais comme indispensables à notre sécurité nationale. Nous accéderons à cette conception adulte du gouvernement qui veut influencer tous les éléments, même internationaux de notre destin.

C'est un fait remarquable que le Canada ait déclaré la guerre au Japon avant la Grande-Bretagne. Ce geste rappelle que nos intérêts en tant que nation nord-américaine sont solidaires de ceux des Etats-Unis. Mais justement ce parallélisme des intérêts des deux nations, souligné par l'attaque japonaise, rend probable une association encore sans précédent dans leur histoire.

Notre collaboration déjà intime avec les Etats-Unis dans tous les domaines et qui vise à mener la guerre le plus économiquement possible, ne peut que s'intensifier d'ici quelques années, sous le coup de facteurs nouveaux qui entreront désormais en jeu dans les relations canado-américaines.

Le premier de ces facteurs a trait à la défense commune des deux pays. Pour la première fois, le Canada confie sa protection à la flotte américaine. De même que les Etats-Unis ont dû reviser

leur politique le jour où il ne leur fut plus possible de compter sur la flotte britannique dans l'Atlantique, ainsi c'est un fait pour nous lourd de conséquences que nous soyons devenus presqu'entièrement dépendants de la flotte américaine pour notre protection dans le Pacifique. Ce nouvel état de choses a d'ailleurs sa contre-partie en ce que les Etats-Unis ne peuvent envisager la défense de leur propre territoire sans faire appel, pour une large part, à la coopération canadienne. Ainsi donc, les problèmes de défense canado-américaine deviendront-ils sans cesse de plus en plus importants dans les relations des deux pays.

Ils seront d'ailleurs envisagés, par le Canada du moins, dans la perspective d'une politique de solidarité continentale encore plus nettement conçue. C'est là, en effet, un autre élément nouveau que la guerre du Japon a déterminé et qui pourra modifier notre attitude vis-à-vis les Etats-Unis. Il aura fallu un événement de ce genre pour que les Canadiens acceptent d'emblée l'idée d'une participation active à la défense de l'hémisphère. Nous découvrons le sens de ces mots, que nous n'étions guère disposés à entendre, il n'y a pas si longtemps. Jusqu'où cela nous conduira-t-il ? Personne ne peut le dire encore, mais il semble sûr que nous envisagerons sous un autre angle, désormais, les problèmes panaméricains.

Le conflit du Pacifique ne sera pas non plus sans influencer la politique intérieure canadienne.

Pour une chose, il menace de faire durer la guerre européenne. Avant l'attaque d'Hawaï, les Alliés pouvaient compter sur toutes les ressources de l'industrie américaine pour réduire la puissance allemande ; il faudra maintenant répartir cette production de manière à alimenter nos armées sur les fronts européen et asiatique à la fois. Le pronostic du Président des Etats-Unis qui a parlé dès le premier jour, de guerre longue et ardue, est à retenir.

Or, ce qu'il importe de noter c'est que la prolongation de la guerre affecte profondément la vie intérieure du Canada. Il suffit pour le comprendre de se rappeler qu'elle crée une situation d'urgence qui polarise toutes les activités de la nation et dont l'état fédéral assume la direction. Tant que notre pays fait la guerre, tous les yeux sont tournés vers l'Etat central et les préoccupations d'ordre provincial, municipal, voire professionnel, passent au second plan. Cette situation d'urgence se traduit par une

altération de l'équilibre constitutionnel de notre état qui se transforme jusqu'à un certain point en état unitaire, d'organisme fédératif qu'il était auparavant.

En nul autre domaine, par exemple, ce changement n'est plus apparent que dans celui de l'industrie. Ce champ qui est d'ordinaire réservé aux provinces, devient avec la guerre un domaine sur lequel le gouvernement fédéral a la haute main. Et il pourrait fort bien arriver que le Canada se trouve, après le conflit, en possession d'une industrie vraiment nationale organisée d'après un critère d'efficacité plutôt qu'en vue de satisfaire aux particularismes régionaux. Cette armature industrielle, née de la guerre, sera peut-être à son tour un puissant facteur d'unité nationale.

Ce n'est là qu'un exemple, qui montre cependant jusqu'à quel point, le régime d'exception que la guerre nous impose et que le conflit du Pacifique menace de prolonger, peut être lourd de conséquences pour la vie intérieure du pays.

Ce progrès vers l'unité qui résultera peut-être indirectement de la guerre reste pourtant difficile à apprécier et pourrait même se révéler éphémère. Mais le conflit du Pacifique aura aussi avancé d'une manière plus manifeste l'unité du pays : Avant que la guerre ne se propageât dans le Pacifique, une certaine partie de la population canadienne considérait notre participation au conflit européen comme une mesure de prudence plutôt que comme la réponse à une provocation directe. D'où le caractère forcément compromissoire de notre politique qui devait tenir compte de l'opposition isolationiste.

Depuis l'éclatement de la bombe japonaise, l'imminence du danger ne fait plus aucun doute pour tous les Canadiens ; chacun sait que la sécurité du pays est liée à celle de la nation américaine qui, elle, a serré les rangs derrière son Président et au sein de laquelle toutes velléités isolationistes ont disparu.

D'avoir ainsi combattu pour une cause acceptée désormais sans arrière-pensée, les Canadiens se rallieront plus facilement à l'idée nationale. Tandis que dans le passé, la guerre était la pierre d'achoppement de l'unité canadienne, elle pourrait bien devenir maintenant un des principaux facteurs de sa réalisation.

Marcel Cadieux
Paul Tremblay

L'Esprit des Livres

P. Fridericus Saintonge, S. J. — « Summa Cosmologiæ, seu Philosophia naturalis generalis ». 1 vol. in-8 de 546 pages. Montréal, Imprimerie du Messager, 1941.

On saura gré au R. P. Saintonge de sa Summa Cosmologiæ. Sous forme manuscrite, le contenu en était destiné aux Scolastiques de la Société de Jésus (p. 7), devant lesquels professe le Révérend Père. On l'offre maintenant au public canadien en un vigoureux bouquin de 546 pages, titre, préface et tables inclus. Ce gros volume rendra confiance aux professeurs sans matière prédicable et aux esprits désabusés (cf. præf., p. 8).

Le R. P. Saintonge était désigné pour tenter la synthèse ardue que tout manuel suppose. Docteur en Philosophie et Maître aggrégé de l'Université Pontificale Grégorienne, il enseigne au Canada depuis plusieurs années ; et sa réputation de travailleur consciencieux, de penseur religieusement thomiste a précédé depuis longtemps la publication de la Summa Cosmologiæ.

Quatre pages de préface (pp. 7-10), cinq de bibliographie (pp. 11-15), trois de « animadvertenda » (pp. 16-18), vingt d'introduction à la Cosmologie (pp. 19-38), et nous voilà à pied d'œuvre. Deux parties, du reste fort inégales, se divisent la matière : *De principiis intrinsecis rerum materialium* (pp. 39-452), *De causis extrinsecis ultimis corporum* (pp. 453-513).

La première partie traite, dans une première section, des prédicats accidentels de l'être matériel : quantité, espace, lieu ; qualité ; action et passion, mouvement, temps (pp. 40-284). L'étude de la substance corporelle vient en second lieu : dix-huit pages de considérations sur les théories électroniques modernes et leur interprétation philosophique (pp. 288-306), puis le traité classique de l'hylémorphisme. La seconde partie considère d'abord la finalité naturelle des corps (pp. 456-504), et ensuite la cause efficiente de toutes choses (pp. 505-513). Voilà pour les cadres généraux du travail.

Certaines qualités de l'œuvre méritent qu'on les relève. Tout d'abord, on sent chez l'auteur un grand amour de la vérité et une fidélité absolue à saint Thomas ; le reproche d'éclectisme adressé à certains manuels (præf., p. 7) et le choix judicieux parmi les opinions controversées en font déjà foi. Les thèses les plus raides et les plus délicates de la Philosophie Naturelle sont parfaitement assimilées et présentées au lecteur dans un latin sans prétentions, aux formules exactes. Certains milieux regretteront la brièveté des sections consacrées aux problèmes modernes et à leur discussion ; mais un traité de Cosmologie n'est pas une Philosophie des Sciences, et les Philosophes ont tout intérêt à maintenir cette distinction pour leur autonomie et pour l'honneur de la philosophie. La bibliographie dénote une information complète et beaucoup d'à-propos ; en plus de

l'index initial, chaque chapitre, et même chaque thèse ou affirmation importante comporte sa propre bibliographie : renvoi exact aux ouvrages précités, ou à d'excellents livres et articles de revue.

Peut-être formulerait-on quelques réserves sur le plan général de l'œuvre. Je sais que d'autres auteurs procèdent semblablement ; mais on a donné, ces dernières années, l'exemple d'une Philosophie Naturelle selon les lignes de la physique aristotélicienne, et j'avoue préférer ce dernier type, la meilleure logique étant encore celle de la nature. Egalement, on gagnerait à marquer plus nettement le caractère métaphysique et l'indice d'emprunt de certaines thèses, comme la possibilité du miracle (p. 485), la fin dernière et la perfection du monde (pp. 490-496), la réfutation du matérialisme, du panthéisme, et la création (p. 506). Mais cela est fort peu, et on excuse l'auteur d'intégrer ces belles choses en son œuvre : la philosophie naturelle veut être la plus captivante des philosophies, et à cette fin n'hésite pas devant les emprunts opportuns.

Une douzaine d'images et plusieurs dessins agrémentent le volume du R. P. Saintonge : natures mortes diurnes et nocturnes, portraits, vitraux, fresques, constructions moléculaires et atomiques, etc.

La toilette typographique est très bonne. Une curiosité : dans les syllogismes, on a remplacé le *atqui* ou *sed* traditionnel par deux points, et le *ergo* par trois points disposés en équerre. Quelques menus détails tout à fait au hasard : p. 12, note 1, les titres demanderaient sans doute l'italique, selon le système adopté ; à la p. 61, un M doit à une mauvaise fonte son allure lamentable ; p. 12, ligne 15, il faudrait lire VII-IX, au lieu de 7-10 ; ligne 17, on lira 1768 et non 1769 ; le point final vient généralement avant le guillemet ou la parenthèse, mais on trouve parfois une disposition contraire, v. g. p. 96, ligne 5, p. 97, lignes 33 et 36 ; p. 81, lignes 25 et 38, etc. ; à la page 480, lignes 18 et 21, on ponctue diversement deux formules analogues, etc.

Le R. P. Saintonge a droit à l'admiration et à la reconnaissance de ses étudiants, des philosophes et du public canadien-français pour l'œuvre qu'il vient de nous donner.

Richard-M. Mignault, O. P.

Ernest W. Tiegs and Barney Katz — « Mental Hygiene in Education ». Pp. XIV-418. New-York, The Ronald Press Co., 1941.

Il se rencontre bien peu de maîtres de l'enseignement primaire ou secondaire qui, chez nous, soupçonnent l'importance de l'hygiène mentale dans le milieu scolaire. Rarement, on s'arrête à penser que, dans chaque classe, plusieurs élèves — souvent parmi les plus brillants — souffriront un jour de troubles mentaux ou présenteront des mésadaptations de la personnalité susceptibles de faire d'eux des délinquants, des malheureux ou des ratés. Plus rarement encore, on prend conscience que certaines situations scolaires sont à l'origine de ces déviations plus ou moins graves,

ou en favorisent le développement. Ceux qui liront la première partie de l'ouvrage de Tiegs et Katz ne tarderont guère à mesurer la gravité et l'étendue du danger. En même temps, ils acquerront, des mauvaises habitudes psychologiques, une connaissance assez précise pour les rattacher aux circonstances qui les font naître ; ils se familiariseront avec les critères qui permettent de juger plus exactement de la normalité d'une conduite ; ils se débarrasseront de certaines conceptions erronées sur le caractère qui, assez probablement, influencent encore leurs jugements, pour adopter un point de vue plus scientifique. Dans une deuxième partie, les auteurs étudient les conditions d'une adaptation meilleure et le problème que pose la réadaptation. Ils exposent ce que l'on peut attendre du traitement psychologique et décrivent les méthodes de diagnostic, les agents de reconstruction, les instruments de mesure communément employés. Enfin, dans une troisième partie, ils traitent de l'étiologie et du traitement : 1) de certains comportements « nerveux », *v. g.* des tics, du bégaiement ; 2) des déviations de la sexualité ; 3) de la rêverie et du sentiment d'infériorité ; 4) des névroses ; 5) des psychoses.

Sur beaucoup d'autres livres excellents, consacrés à l'hygiène mentale, celui-ci a l'avantage de contenir un exposé limpide des éléments de la psychologie de la personnalité. Par là, il sera particulièrement utile aux parents et aux éducateurs qui ne prétendent guère à la spécialisation. Dans l'enseignement, il pourra fort bien servir d'amorce à un cours sur la personnalité ou sur l'hygiène mentale. Parmi les ouvrages récents, dans ce domaine, nous n'en connaissons aucun qui, à la fois, soit aussi compréhensif et réponde aussi adéquatement aux besoins des étudiants.

Noël Mailloux, O. P.

Alain Grandbois — « Les Voyages de Marco Polo ». 1 vol. in-16 de 232 pages. Montréal, Editions Bernard Valiquette, 1941. En vente à : La Librairie Dominicaine, Montréal-Ottawa.

Marco Polo a raconté lui-même ses extraordinaires, pour ne pas dire fantastiques expéditions en Asie centrale et en Chine pendant les trente dernières années du treizième siècle. Ce récit, plusieurs fois publié en de savantes éditions critiques, est peu accessible au grand public, même si le texte original avec son appareil scientifique est accompagné d'une excellente traduction. D'où l'opportunité des résumés qui condensent l'essentiel et le plus palpitant du livre célèbre de Marco Polo.

En langue française, la plus récente adaptation de ce genre est, je crois, celle de Monsieur A. Aniante : *Vie et Aventures de Marco Polo*, un volume in-16 de 308 pages publié à Paris, au Mercure de France, en 1937. On y joindra maintenant celle que vient de publier Monsieur A. Grandbois. De *Il Milione*, notre compatriote a su extraire des pages bien venues, de passionnants récits, des descriptions pleines de vie et de couleur. Au total, mélange curieux de réalisme, de lyrisme et d'épopée.

A. Papillon, O. P.

Louis Bouhier, P. S. S. — « Une mystique canadienne. Vie extraordinaire de Madame Brault ». 1 vol. in-8 de 336 pages. Montréal, Editions Beauchemin, 1941.

Madame Calixte Brault, née Marie-Louise Richard, est décédée à Montréal le 14 mars 1910, et elle fut inhumée à la Pointe-Claire, sa paroisse, deux jours plus tard. Un vénérable sulpicien, M. Louis Bouhier, lui consacre une biographie de cent cinquante-huit pages, elle-même suivie d'un florilège de quatre-vingts lettres et d'une pièce (que l'on peut matériellement appeler : poésie) intitulée : *L'union mystique*.

Sans doute, l'auteur sait et précise que les grâces extraordinaires ou *gratis datæ* ne constituent nullement la vie mystique. Il cite à l'occasion le bon Tanquerey et son maigre *Précis de théologie ascétique et mystique*. Mais le titre lui-même de l'ouvrage prête à confusion : *Une mystique... Vie extraordinaire*. Et la composition des divers chapitres ne fait qu'augmenter une telle équivoque. D'ailleurs, ceux qui ont observé savent quelle est l'impression de cette lecture sur le catholique moyen. Aussi les directeurs et confesseurs ont-ils saisi parfaitement l'à-propos de telle haute et vénérée intervention.

Donc la vie de Madame Brault est sensée s'être déroulée dans une atmosphère extraordinaire : relations avec Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son Sacré-Cœur, rapports suivis et prolongés avec les âmes du purgatoire, lecture des pensées, révélation des secrets les plus intimes, et tout particulièrement interventions du démon qui la frappe, la mord, la traîne par les cheveux, la projette à des distances assez considérables, comme la chose arriva pour sainte Rose de Lima ou pour sainte Gemma Galgani. Les rapports avec les âmes du purgatoire rappellent, eux, et de très près, ce qu'on lit dans la vie du Bienheureux Jean Massias, O. P.

Les interventions supposées démoniaques posent un problème qui restera insoluble, car le contrôle médical ne fut ni profond ni continu. Seul un examen attentif et prolongé par des sommités de la science aurait permis de savoir à quoi s'en tenir sur le cas Brault. Même pour un profane, l'existence, par exemple, d'une sinusite aiguë semble expliquer le fait d'un nez enflé, tuméfié, sans que ce fait soit à attribuer à une morsure de Satan. Tout le monde sait avec quelles précautions minutieuses procèdent les enquêtes ecclésiastiques officielles dans toutes ces occurrences. La lecture de tel ou tel cas examiné dans les *Etudes Carmélitaines* d'octobre 1938 ou encore celle du livre récent du R. P. Joseph de Tonquédec : *Les maladies nerveuses ou mentales et les manifestations diaboliques* montrent combien souvent des faits naturels peuvent être pris pour du préternaturel diabolique.

Dans le cas présent, la question demeure entière tant que l'Eglise n'aura pas estimé si elle a à se prononcer sur des faits qui sont avant tout de son ressort. C'est ce qu'a sagement pratiqué une autorité, M. Charles Lecoq : « Même sans discuter la valeur des *grâces supposées et autres faits merveilleux...* » (page 13). D'ailleurs, M. Bouhier précise que lui-même se contente d'apporter un témoignage. C'est un document loyal.

Les curieux ou les dévots que ces sortes de faits intéressent ne manqueront pas de le recueillir. Il enrichira, détaillé et net, leurs dossiers.

Dans les quatre-vingts lettres de Madame Brault aujourd'hui livrées à la publicité, M. Bouhier a supprimé les noms des personnes vues au purgatoire. Il suffit de remplacer ces indications nominales par quelques points de suspension, afin que tout indique l'omission acceptée pour des raisons majeures. Mais le distingué compilateur eût mieux fait, à mon sens de ne pas « corriger certaines fautes et incorrections », ni de « supprimer des longueurs » (page 161). Sa foi sincère et émouvante au préternaturel diabolique dans la vie de son héroïne aurait dû respecter religieusement les récentes *Normæ servandæ in construendis processibus ordinariis super causis historicis* (*Acta Apostolicæ Sedis*, vol. XXXI, année 1939, page 175), où il est enjoint de « Nullum documentum aut textuum adulterasse vel mutilasse ».

A. Papillon, O. P.

Gilmard — « La vraie France ». 1 vol. in-12 de 208 pages. Montréal, Editions Fides, 1941. En vente à : La Librairie Dominicaine, Montréal-Ottawa.

Ce volume s'ouvre par un poème boursouflé et asthmatique de Roger Brien : *France de Notre-Dame, lève-toi* (pp. 7-10). Suivent dix médaillons consacrés à des contemporains diversement célèbres : Psichari, Péguy, Bloy, Claudel, Mauriac, Maritain, Pétain, Copeau, Ghéon et Dom Bellot. Le médaillon de Jacques Copeau a été exécuté par le R. P. Emile Legault, directeur des Compagnons de saint Laurent. Il n'ajoute pas grand'chose à l'étude bien connue de Léon Chancerel sur le fondateur du Vieux-Colombier. Les autres, signés du pseudonyme Gilmard, s'avèrent fort inégaux. En général, la touche est assez habile et le trait suffisamment exact.

Le titre présente l'inconvénient de sembler réserver le titre de « vrais Français » aux dix élus de ce mince et terne recueil. L'auteur se défend d'un tel exclusivisme dans son *Introduction* (page 13). Le texte, lui, donne l'impression du déjà vu et déjà lu dans des livres et des revues de France. Un « déjà lu » repris ici dans un style parfois pâteux, plus souvent brillanté.

Albert Lacroix

R. P. Joseph-H. Ledit, S. J. — « Politique et Education ». 1 vol. in-8 de 342 pages. Montréal, Editions Beauchemin, 1941. En vente à : La Librairie Dominicaine, Montréal-Ottawa.

Ce fort volume est aussi un solide ouvrage. Le R. P. Ledit y étudie avec une compétence et une précision de maître le problème de l'éducation de la jeunesse dans cinq pays du Vieux-Monde : France, Russie, Allemagne, Belgique et Italie. Seuls, les catholiques belges avaient réussi jusqu'en 1939 à sauvegarder envers et contre toutes les attaques ouvertes ou sournoises, officielles ou privées, l'authentique conception chrétienne de la

formation scolaire. Ce nous est à la fois un exemple et un stimulant, de même que constituent pour nous autant d'avertissements salutaires les situations survenues dans d'autres contrées où la religion chrétienne comptait pourtant des adhérents nombreux et apparemment dévoués et influents.

Le R. P. Ledit n'est pas seulement un maître, il a la flamme d'un apôtre, aussi son livre n'a-t-il rien de sévère. L'érudition très dominée ne fait point tort à l'intérêt, bien au contraire. Je sais peu de livres sur ce sujet si important qui se lisent avec autant d'attention que de profit.

Albert Lacroix

Guy Sylvestre — « Situation de la poésie canadienne ». Lettre préface de Raïssa Maritain. In-8 de 32 pages. Ottawa, Le Droit, 1941.

Monsieur Guy Sylvestre que je lis toujours avec intérêt m'a depuis longtemps et dès le premier contact divisé contre moi-même et jeté dans une sorte de petit conflit intérieur qui se renouvelle sans cesse. Ce jeune intellectuel d'un peu plus de vingt ans, à la fois journaliste et conférencier, nous séduit d'emblée par le mouvement vif de sa phrase, le tour ingénieux et hardi de ses raccourcis, la profonde justice de quelques-unes de ses préférences, l'étendue surprenante de son savoir et enfin par cette allure désinvolte de plain-pied qu'il prend avec tous. Mais au même instant que nous sommes emportés par cette verve brillante et hardie, copieusement truffée de réminiscences livresques, un déplaisir intime et persistant nous persuade qu'à tout cela il manque quelque chose d'essentiel. Une telle assurance, une telle présomption, disent certains, jointe à une exhibition si continue de lectures indigérées ne tardent pas à nous donner sur les nerfs. Pour moi, j'affirme nettement qu'il ne s'agit pas surtout de cela. L'impression sournoisement pénible que m'impose une première et surtout une seconde lecture d'un article ou d'une plaquette de M. Sylvestre me paraît venir de plus loin et d'une cause plus grave. Sous sa plume, je décèle, partout présent, ce vide secret qui est au fond de tout automatisme littéraire, de toute virtuosité dialectique qui est à elle-même sa propre fin. Je crains fort que nous soyons devant un cas rare, un phénomène, si vous voulez, de mimétisme littéraire où l'accent profondément personnel ne perce nulle part l'agencement habile des appparences. En dépit de ses déclarations de principes, anciennes et futures, tout se passe chez M. Sylvestre comme si la parole s'organisait en fonction du paraître, du m'as-tu vu.

Situation de la poésie canadienne, ai-je besoin de le dire, n'évite pas l'importante réserve générale que je viens de faire pour toute l'écriture de M. Sylvestre. C'est de plus une plaquette de pauvre composition qui amalgame tant bien que mal, un bref panorama de la poésie canadienne de langue française, à deux études, non moins brèves, dont l'une est consacrée à *Regards et Jeux dans l'Espace* de Saint-Denys-Garneau et l'autre à *Axe et Parallaxes* de François Hertel. Pour donner un peu d'unité à sa

brochurette, M. Sylvestre s'est armé d'une distinction arbitraire, et même un peu ridicule, qui divise les poètes en *horizontaux* et en *verticaux*. Si j'admets pour un instant que les poètes « horizontaux sont plutôt des mystiques, des affectifs » et « les verticaux plutôt des intellectuels, des angéliques », quelle galerie voulez-vous que j'assigne à Maurice de Guérin, à Baudelaire, à Rimbaud, à Verlaine et même à Claudel, quoi qu'en dise M. Sylvestre ? De toute évidence, cette division nage dans le pur arbitraire. Le journaliste pressé avait besoin d'un truc pour réunir sous une même rubrique deux écrivains, Saint-Denys-Garneau et Hertel, qui n'ont rien de commun, si ce n'est la langue avec laquelle ils s'expriment, et, à cet effet, il a trouvé cette merveille de profondeur qui oppose *mystiques* à *intellectuels* et *affectifs* à *angéliques*.

Il y aurait aussi beaucoup à dire sur les jugements sommaires que M. Sylvestre distribue à nos poètes ainsi que des palmarès, mais ce compte-rendu sera déjà trop long, et je ne voudrais pas laisser à personne l'impression que je ne trouve à M. Sylvestre que des défauts. Ce que j'ai dit plus haut de ses qualités doit être retenu et j'ajouterai que les études sur *Regards et Jeux* et *Axe et Parallaxes*, en particulier, ne manquent pas de mérite. Il n'est pas si commun de rencontrer, même chez de plus âgés, autant de cran, de mouvement, et parfois de sagacité. Les pages touchant à la poésie de Saint-Denys-Garneau me plaisent d'autant plus qu'elles rendent justice à la voix la moins bruyante et la plus juste qui se soit élevée chez nous. « Par la sensibilité et le goût, écrit M. Sylvestre, par les préoccupations dont elle naît, qui sont les plus hautes de l'âme humaine, par le dépouillement ultime de sa forme et le rythme cycnoïde de son vers, cette poésie est une des plus parfaites de chez nous, et incontestablement la plus haute ».

Quant aux pages où il étudie le dernier bric-à-brac de François Hertel, elles sont moins cohérentes et l'auteur s'y dandine de façon un peu énervante. «...œuvre où se manifestent... une puissante originalité, une intelligence vive, une fantaisie triomphante, mais une œuvre avortée, hybride et intéressante ». Pourquoi ce cliquetis de contradictions tout au moins apparentes à l'aide d'incontestables poncifs ? De plus, est-ce bien vrai que tout le mal de Hertel vient de son désir de poésie abstraite ? « En somme, écrit Sylvestre, il veut faire de la poésie abstraite (ce qui est une contradiction dans les termes) ; il avait pourtant écrit : *Heureux l'auteur facile qui peut contenir en la forme pleine sa pensée ronde comme une orange*. Hélas ! *Axe et Parallaxes* fait davantage penser au citron. Cette poésie est sèche, ou ce n'est pas de la poésie pure : on ne suit pas Claudel, il précède trop (c'est Hertel lui-même qui le dit) ». Quel sautillant fatras ! On voltige pimbêchement autour de l'essentiel en prenant bien garde d'y toucher. Le déchet et la dissonance d'*Axe et Parallaxes* ne s'expliquent pas seulement par un abus de mots abstraits. Cherchons encore...

Avec une aisance qui le grise, M. Sylvestre se précipite dans le sillage de Faguet et de Souday, mais avec un peu plus d'indiscrétion dans l'étalage de ses connaissances, et surtout avec un souci bien moindre d'objectivité. Parler à travers son chapeau, n'est pas chez lui un accident, c'est une méthode, qui lui réussit assez bien d'ailleurs, puisque les gens capables de le contrôler sont plutôt rares parmi ses lecteurs. Je n'en veux comme preuve

que l'arrogante leçon d'exactitude qu'il prétend donner au R. P. A. Pinard, C. S. V. dans *Le Droit* du 13 décembre. Le Père avait écrit incidemment dans un article des *Carnets Viatoriens,* que le caractère tourmenté et cryptique de *Tête d'Or* s'explique par le fait que cet ouvrage appartient à la période la plus douloureuse de la vie de Claudel, celle qui va du coup de grâce reçu près du pilier de Notre-Dame à la rentrée complète dans l'Eglise par la fréquentation des sacrements. M. Sylvestre de se récrier : « Ceci est inexact, car *Tête-d'Or* date de l'époque franchement païenne de Claudel, alors qu'il n'était nullement question de conversion, cela date d'avant la découverte de Rimbaud ». Où diable notre Pic a-t-il pris cette chronologie ? C'est pourtant Claudel lui-même qui a écrit dans *Ma Conversion,* (après avoir raconté l'événement du 25 décembre 1886, où il recouvre, d'un seul coup au cœur, la foi), ces lignes assez claires par elles-mêmes : « Chose curieuse ! L'éveil de l'âme et celui des facultés poétiques se faisaient chez moi en même temps, démentant mes préjugés et mes terreurs enfantines. C'est à ce moment que j'écrivis les *premières* versions de mes drames *Tête d'Or* et la *Ville*.. Quoique étranger aux sacrements, déjà je participais à la vie de l'Eglise, je respirais enfin et la vie pénétrait en moi par tous les pores ». Est-ce assez clair ? Pourtant je ne suis pas bien sûr que M. Sylvestre n'aura pas l'audace de soutenir que Claudel a la berlue !

M. Sylvestre a du talent et de la facilité. Trop de talent, trop de facilité et pas assez de problèmes, ni de tourments à un âge où il est indispensable d'en avoir, si l'on ne veut pas être tout à fait bourgeois à trente ans. Je suis convaincu toutefois qu'il n'est pas trop tard, si, au lieu de sacrifier à l'idole de la quantité, le jeune écrivain, suivant l'exemple d'un penseur qu'il admire, Paul Valéry, se met à exiger de lui-même la perfection qui est à la mesure de ce qu'il a reçu.

Gabriel-M. Lussier, O. P.

François Mauriac — « La Pharisienne ». 1 vol. in-12 de 296 pages. Paris, Grasset ; Montréal, Pony, 1941. En vente à : La Librairie Dominicaine, Montréal-Ottawa.

Brigitte Pian possède presque toutes les caractéristiques des héroïnes mauriaciennes. Mais elle est moins humaine. Moins accessible à la miséricorde divine. Sa physionomie n'a pas le relief de Thérèse Desqueyroux, par exemple, qui, malgré d'insondables ignominies, offrait encore à Dieu une âme vivante. L'âme de Brigitte Pian est un poids mort. Son cœur est desséché d'orgueil. Apre dans la vertu, choisissant Dieu comme bien personnel, elle dirige dans ce qu'elle appelle le chemin de la sainteté, le destin des êtres qui l'entourent. Sa vie se consume dans une sécheresse intérieure que rien ne vient jamais désaltérer ; pas même l'amour humain qu'elle rencontre au déclin de sa vie et que l'auteur nous représente comme la guérison finale.

La Pharisienne n'a pas le destin logique que le lecteur attend d'elle. Mauriac nous avait habitués sur ce point, à beaucoup plus d'absolu. Cette

femme qui, par orgueil, commet dans sa vie les plus grands crimes, nous la retrouvons, vieillissante, « détachée même de ses fautes », l'âme incapable d'un rebondissement final.

Parmi les êtres que Brigitte Pian conduit à leur salut ou à leur perte, un seul résiste à sa domination. Un prêtre. Un curé de campagne. A notre point de vue, voilà la figure centrale du roman. La figure de ce prêtre place, cette fois encore, le livre de Mauriac parmi ceux qui donnent aux âmes l'inquiétude dont elles ont besoin pour tendre vers la vie de la Grâce.

A cause du curé Calou « La Pharisienne » renferme un nouveau témoignage. Car qui pourra dire, après avoir connu ce prêtre, que l'auteur de Thérèse Desqueyroux est un romancier uniquement intéressé à peindre les mauvais côtés d'une humanité déchue ? Qui pourra dire, après avoir vu cette lumière, que Mauriac se complaît dans les ténèbres ?

Le curé Calou réussit à émouvoir le lecteur même dans la plus complète faillite de son apostolat. Qu'adviendra-t-il de Jean de Mirbel qu'il a aimé comme un fils et qui pourtant l'a si bassement trompé ? Mauriac nous prédit qu'un jour il écrira son histoire. Malgré toutes les tares, Jean de Mirbel a des chances de salut parce qu'il aura subi l'ascendant spirituel du curé Calou et que les mérites de cette vie sacrifiée lui seront attribués.

Des deux destins que François Mauriac dans « La Pharisienne » a voulu juxtaposer, l'un, celui de Brigitte Pian reste inachevé. Il est comme suspendu entre le bien et le mal. Quant à l'autre, celui du curé Calou, il s'accomplit dans la certitude.

Julia Richer

Robert Charbonneau — « Ils posséderont la terre ». 1 vol. in-12 de 224 pages. Westmount — Montréal, Les Editions de l'Arbre, 1941.

J'arrive bien tard pour rendre compte de ce roman, un vrai, le premier qui ait encore été publié chez nous. Je n'entreprendrai donc pas d'en résumer ici la trame ni d'en silhouetter les personnages. Mais je m'en voudrais de ne point signaler que M. Robert Charbonneau est un véritable écrivain. Il a des images à lui, une vigueur d'expression rare au Canada français, et un don remarquable de pénétration psychologique. Son livre renferme un ou deux poncifs (par exemple, page 89, les « figures angulaires et ascétiques, calquées sur celles d'Ignace de Loyola »). Il contient des gaucheries en nombre moins réduits. Mais il possède une âme, plus et mieux que ses personnages ne « posséderont la terre ».

Albert Lacroix

Les deux premiers tomes paraîtront dans quelques jours

Summa Theologiae Moralis

R. P. H. MERKELBACH, O. P.

3 volumes reliés toile .... : **$10.00**

Par la poste : **$11.00**

Une nouvelle édition de la

SUMMA THEOLOGIAE

DE S. THOMAS D'AQUIN

dite PIANA

5 volumes reliés toile .... : **$24.00**

Prix de souscription, *payable d'avance* : **$18.00**

Les deux premiers tomes viennent de paraître, les autres suivront.

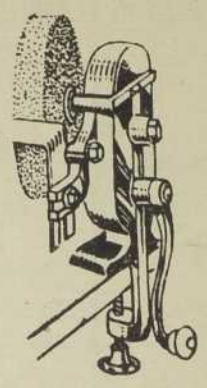
En vente à

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, Av. N.-D. de GRÂCE
MONTRÉAL

95, Avenue EMPRESS
OTTAWA

● Outils STARRETT
● Tours ATLAS
● Outils à bois STANLEY
● Machines à bois DELTA



Omer DeSerres
LIMITÉE MONTREAL

DU BON LAIT DE CHEZ NOUS

COOPERATIVE
ENREGISTRÉE
Lait et Crème — Montréal
4101 est, Notre-Dame AMherst 2171

EUGÈNE CÔTÉ
PRÉSIDENT
J.A.&M.CÔTÉ LTÉE
Manufacturiers de chaussures
ST-HYACINTHE

LA BANQUE CANADIENNE NATIONALE
est à vos ordres pour toutes vos opérations de banque et de placement.
Actif : plus de $160 000 000
534 BUREAUX AU CANADA
Succursale à St-Hyacinthe
E.-O. DESJARDINS, gérant

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

Tél. CRescent 4137

MAISON JOSEPH CORBEIL
MAGASIN A RAYONS
6500, rue Saint-Hubert

Téléphone AMherst 2121

O. St-Jean Limitée
HORLOGER - BIJOUTIER
Salon d'optique moderne
1215 est, rue Ste-Catherine

Tél. HArbour 7251

Ouvert jour et nuit

LA PLUS GRANDE PHARMACIE
DE DÉTAIL AU MONDE

SERVICE RAPIDE
NE FERME JAMAIS

PHARMACIE MONTREAL PHARMACY

CHARLES DUQUETTE, PHARMACIEN-PROPRIÉTAIRE

PRESCRIPTIONS, PRÉPARATIONS FRANÇAISES,
ARTICLES DE TOILETTES, DROGUES

916 est, rue Sainte-Catherine

Montréal

Zenith INC.

Peinture de haute qualité

•

Tél. ATlantic 1988

MANUFACTURIERS 5540, Côte des Neiges

Montréal

Tél.
DOllard
6090

PARFUMERIE REYNARD & CIE
ENREGISTRÉE

CRÈME — PARFUMS — POUDRE — TONIQUES

5800,
Châteaubriand
Montréal

Atelier et Bureau :

•

Tél. DOllard 4694 *

6641, rue Saint-Hubert
Montréal

Charbonneau LINGERIE LIMITÉE

DU MANUFACTURIER AU CONSOMMATEUR

16 MAGASINS À VOTRE SERVICE

« Cordiale invitation à tous les amis des Pères Dominicains à visiter notre vaste magasin à rayons et à profiter de notre politique de qualité supérieure aux plus bas prix ».

1480-90
Mt-Royal est

L. N. MESSIER Limitée

32 rayons
FAlkirk 3541

J.-E. CADIEUX, PRÉS. J.-C. AUBRY, SEC.-TRÉS.

Les méthodes scientifiques dans l'éducation

Déjà parus :

I *L'hygiène mentale et l'éducation*

Prix : $1.00 — par la poste : $1.15

Table des matières :

La signification précise de cette initiative ..... *R. P. Louis-M. Régis, O. P.*
L'enfant et la criminologie ..... *Docteur Antonio Barbeau*
The Personality Development of the Secondary School Child ..... *Doctor Edward C. Webster*
Hygiène mentale et éducation sexuelle ..... *R. P. Noël Mailloux, O. P.*
The Hygiene of Mental Work ..... *Doctor Arthur G. Bills*
La pratique de l'hygiène mentale à l'école ..... *Docteur Alexandre Marcotte*
The Role of the Teacher in Character Education ..... *Doctor John A. Long*

II *Les parents et l'enfant*

Prix : $1.50 — par la poste : $1.65

Table des matières :

La philosophie des relations familiales ..... *R. P. Louis-M. Régis, O. P.*
L'éducation des parents ..... *Abbé Irénée Lussier*
Parents and Heredity ..... *Doctor Peter Sandiford*
Les parents et la formation de la conscience morale ..... *R. P. Noël Mailloux, O. P.*
Parental Acceptance and Rejection and their Influence on the Child's Behavior ..... *Doctor Charles M. Diserens*
La famille et l'école dans l'éducation de la personnalité ... *Docteur Jean-Charles Miller*
The Identification, Description and Development of the Intellectually Gifted ..... *Doctor Florence S. Dunlop*

Une remise de 20% est accordée à tous les souscripteurs de la collection : « Les méthodes scientifiques dans l'éducation ».

en vente à

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE
MONTRÉAL

95, AVENUE EMPRESS
OTTAWA

Les méthodes scientifiques dans l'éducation

Vient de paraître :

Regards sur les sciences expérimentales

volume de 192 pages

Table des matières :

Préface ..... *R. Frère Marie-Victorin*

I — L'INSTRUMENT PSYCHOLOGIQUE

Le problème de la perception ..... *R. P. Noël Mailloux, O. P.*
Les anomalies de la perception ..... *Docteur J.-E.-A. Marcotte*

II — LES TECHNIQUES DE RECHERCHE ET LES MÉTHODES D'ENSEIGNEMENT

Les méthodes et les techniques d'observation en éducation ..... *M. Jean Martin*
L'observation en zoologie ..... *M. l'abbé Robert Dolbec*
Technique de l'observation en géologie ..... *R. P. Léo-G. Morin, C. S. C.*
Quelques aspects de la biologie des cryptogames cellulaires ..... *M. Jules Brunel*
La pathologie végétale ..... *M. J.-Emile Jacques*
Les techniques de l'observation en morphologie végétale et la paléobotanique ..... *M. Roger Gauthier*
Les méthodes d'observation en physiologie végétale ..... *M. Marcel Cailloux*
La technique de l'observation en génétique ..... *M. Jacques Rousseau*
L'observation dans les sciences physico-chimiques ..... *M. Cyrias Ouellet*
Les mathématiques au service des sciences expérimentales ..... *M. Abel Gauthier*

Prix : $1.50 — par la poste : $1.65

(Taxe en plus)

en vente à

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, Av. N.-D. de Grâce
MONTRÉAL

95, Avenue Empress
OTTAWA

LIVRES CONCRETS, PRATIQUES
ET MODERNES

L'Amour et les Chrétiens

PRIX : **$0.50** (taxe en plus)

•

Catholiques d'Aujourd'hui

PRIX : **$1.00** (taxe en plus)

par le T. R. Père M.-M. DESMARAIS, O. P.
Prieur des Dominicains d'Ottawa

•

Tous les jeunes, même les moins jeunes, devraient se procurer ces deux volumes, les lire, les méditer et les faire lire à leurs amis.

En vente à

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE
MONTRÉAL

95, AVENUE EMPRESS
OTTAWA